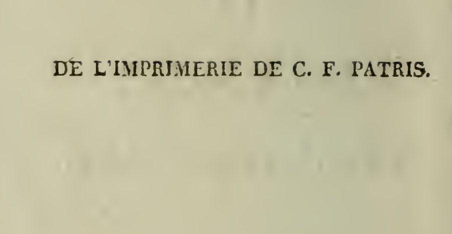


VOYAGES
EN
FRANCE,
ET AUTRES PAYS.



DE L'IMPRIMERIE DE C. F. PATRIS.



LE CHEVALIER DE BERTIN.

C. Monnet del. P. Pauquet Sculp

VOYAGES
EN
FRANCE,
ET AUTRES PAYS,

Par Racine, La Fontaine, Regnard, Chapelle et Bachaumont, Hamilton, Voltaire, Piron, Gresset, Flechier, Marmontel, Lefranc de Pompignan, Bertin, Desmahis, Bérenger, Bret, Bernardin de Saint-Pierre, Parny, Boufflers, etc.

Ornés de 36 Planches, dessinées par Monnet, Duplessis-Bertaux, Lebrun, Fragonard fils, Lemire et Marillier ; et gravées par Gaucher, Pauquet, Baquoy, Duparc, Gaitte, Copia, Villerey, Delignon, Dupréel et Bovinet.

TOME TROISIÈME.

A PARIS,
Chez J. CHAUMEROT, Libraire, Palais du Tribunat, Galeries de bois, N°. 188.
1808.

BERTIN.

Antoine Bertin, né le 10 octobre 1752, à l'île de Bourbon (en Afrique), passa en France en 1761, et fit ses premières études à Picpus, chez un maître de pension nommé Colin : il entra ensuite au collège du Plessis. En 1768, étant en troisième, il y remporta le prix d'honneur. Il n'avait que seize ans, et le second prix fut décerné à un vétéran qui en avait plus de vingt.

En 1773, parut le premier recueil de poésies ; elles étaient loin d'annoncer le succès qu'eurent ses Élégies en 1782.

Lorsque Bertin publia ses amours, un autre jeune poète érotique, né

à Bourbon, comme lui, s'était fait une réputation méritée, avec laquelle il était devenu difficile de lutter. Parny, par un naturel rempli de grâces et de sensibilité, par des vers harmonieux, soignés et faciles, par une expression voluptueuse et décente, avait détruit le fragile édifice des petites féeries de Dorat et de son école; il avait plu à tous les gens de goût, à tous les amis de la poésie et de la nature; il avait vivement intéressé les femmes : elles le savaient par cœur : on le nommait le *Tibulle français*.

Bertin moins tendre, moins naturel, moins doué d'une imagination brillante, dut son succès à des peintures vives, à des descriptions riches et variées, à un

style quelquefois privé de la mollesse aimable qui convient le mieux à ce genre, mais pétillant de poésie et d'images. Il parut ambitionner d'être nommé notre Properce ; il imita souvent celui de Rome : peut-être, avec quelques-unes de ses beautés, eut-il plusieurs de ses défauts. Trop souvent, comme Properce, il ne semble aimer que parce qu'il veut écrire ; tandis que Parny, comme Tibulle, n'écrit que parce qu'il aime.

Quoi qu'il en soit, ces deux jeunes rivaux furent toujours amis ; la même île les avait vus naitre ; les mêmes goûts les rassemblaient : leurs œuvres se trouvèrent souvent réunies sur les mêmes tablettes ; et jamais la petite jalousie d'auteur ne parut leur faire appercevoir

qu'ils couraient la même carrière. Malgré les talents de celui qui y était entré le dernier, ils y couraient à pas inégaux; et ce qui fait l'éloge de tous deux, ils ne semblaient le savoir ni l'un ni l'autre.

Bertin était entré au service : il était capitaine de cavalerie, et chevalier de St.-Louis. Il passa à St.-Domingue, à la fin de 1789, dans l'espoir d'obtenir la main d'une jeune Créole qu'il avait vue à Paris, et qui l'avait devancé en Amérique.

Le mariage fut arrêté; mais il fallait attendre la publication des bancs en France. Malgré toute la célérité qu'on mit dans les expéditions, les papiers si desirés n'arrivèrent qu'à la fin de mai 1790. La célébration du mariage fut fixée au

commencement de juin. La surveille, Bertin eut des mouvements de fièvre, et une petite douleur à l'estomac, avec un peu de toux. On crut que c'était un rhume. Le jour où la célébration avait été fixée étant arrivé, le malade demanda qu'elle se fît dans sa chambre; mais à peine eut-il prononcé oui, d'une voix très-faible, qu'il s'évanouit.

Il ne reprit sa reconnaissance qu'avec une forte fièvre et des vomissements; le septième accès fut accompagné de convulsions, et suivi d'un évanouissement très-long; on le crut mort; on éloigna sa jeune épouse. Au bout de quarante-huit heures, ses yeux se ouvrirent; mais ses idées ne revinrent pas. Son état tenait de

l'imbécillité, et cet état ne changea point jusqu'au dix-septième jour de sa maladie, qui fut celui de sa mort. Il était sur l'habitation de son beau-père, plaine de l'Artibonite, près le quartier St.-Marc. Il mourut à la fin de juin 1790, âgé d'un peu plus de trente-huit ans.

VOYAGE DE BOURGOGNE.

A M. LE CHEVALIER DE PARN*.

A toi, mon camarade en Afrique, à Cythère,
Aux champs de Mars, au Pinde, ainsi que dans Paris,
Camarade enrôlé sous la triple bannière
Du Dieu qui verse la lumière,
Et de Bellone et de Cypris :
A toi, galant missionnaire,
Libertin envoyé par notre aimable cour
Chez les bons habitants de cette île si chère,
Où se suivant dans leur carrière
Nous deux astres amis ont commencé leur tour,
Pour tenir école d'amour,
Pour leur prêcher la bonne chère,
Et leur apprendre quelque jour
L'art de jouir, qu'ils ne connaissent guère.
A bord d'un gros vaisseau qu'on nomme le Volant,
Qui cingle vers Melun et les côtes d'Auxerre,
Au fond d'un antre obscur qu'un seul rayon éclaire,

La gaîté sur le front et l'œil étincelant,
Je vais de tes amis tracer l'itinéraire ;
Commençons par tremper notre plume légère
Dans les flots écumeux d'un nectar pétillant.

Nous avons appareillé aujourd'hui, à six heures du matin (1), de la rade du port St.-Paul, ton frère, M. de la G*** et moi. Nous avons avec nous le nègre *Lazare, fripon suivant l'armée.* Nous faisons route pour la Bourgogne, où le plaisir de la chasse nous appèle. Je ne sais si la traversée sera longue, mais il vente bon frais.

Les zéphirs ont enflé nos voiles frémissantes,
La rive fuit à nos regards :
Le vaisseau vole et fend les ondes écumantes,
Et déjà de Paris décroissent les remparts.

(1) 15 septembre 1774.

Si nous les perdons de vue, nous en sommes bien dédommagés par le spectacle charmant des bords de la Seine. Je ne connais point de plus agréable paysage, et si j'avais mes crayons, je ne manquerais pas de le dessiner.

Là, c'est un fertile côteau
Baigné des premiers pleurs de la naissante aurore,
Où d'énormes raisins que la pourpre colore
Font ployer mollement le flexible rameau.
Là, des arbres taillés ou des bois sans culture,
Ici le sommet d'un château,
Plus loin, le toit fumeux d'une cabane obscure
Descendent sur les flots se peindre en miniature;
Et sur les bords de ce tableau
Toujours mouvant, toujours nouveau,
Que déroule, à mes yeux, la prodigue nature,
J'apperçois encore un troupeau
Broutant les fleurs et la verdure,
Tandis que le berger, penché vers l'onde pure,
S'abreuve, à deux genoux, dans le creux d'un chapeau.

Il faut, mon cher ami, que je te donne une idée de la cage où nous sommes enfermés.

L'entre-pont est occupé par des moines, des catins, des soldats, des nourrices et des paysans; et je crois être à bord de ces navires destinés à peupler quelques terres nouvellement découvertes, et charges d'animaux de toute espèce.

Celui qui, parmi nous, s'intitule le patron, a sa cabane près du gouvernail. L'antre de la vivandière n'est pas loin; et ce qui n'est point plaisant pour les malheureux qui n'ont point fait leurs provisions, c'est que la cuisine n'est séparée de ce qu'on nomme à bord *les bouteilles*, que par une cloison. Le tillac est embarrassé de cor-

dages ; et d'ailleurs le temps ne nous permet pas de nous y promener. On n'a pour ressource que six espèces de cahutes enviées et sollicitées comme l'archevêché de Cambrai qui vient de vaquer. Grâces à nos cocardes, nous en avons obtenu une en dépit d'un tapageur, curé de son métier, qui l'assiégeait depuis minuit. Nous y avons donné l'hospitalité à deux femmes, l'une vieille, l'autre assez jeune. Jusqu'à présent ces dames ne nous ont rien fourni d'intéressant : donnons-leur le temps de se reconnaître ; nous y reviendrons si elles en méritent la peine. Arrêtons-nous pour observer encore mon modèle, et pour mieux assortir les couleurs qui seront nécessairement bigarées

dans la copie, comme elles le sont dans l'original.

Le vent est toujours nord-ouest. Il paraît décidé que le jeune dieu de Délos ne nous montrera point d'aujourd'hui sa blonde chevelure. Plus amoureux qu'à l'ordinaire, il lui en coûte peut-être d'abandonner le lit de Thétis. J'en fais mon compliment à la déesse, et surtout à son amant. Cependant il fait froid, et il tombe de temps en temps une pluie très-fine, qui m'a obligé deux fois de descendre du gaillard pour me replonger dans la cabane. Le soleil ne paraissant point, nous n'avons pu prendre hauteur : sur les neuf heures, nous eûmes connaissance de Choisy.

Sous ces ombrages solitaires,
Au fond de ces bosquets fleuris,
On voit encor quelques débris
Du temple, où l'on sait dans Paris
Qu'autrefois la belle Cypris
Eut ses trépieds et ses mystères.
C'est là, qu'entouré des amours
Dont il fut l'apôtre fidèle,
Le desservant de la chapelle,
Gentil Bernard (1) dans ses beaux jours
Instruisait, dit-on, sa bergère;
Mettait l'art d'Ovide en chansons:
Et le soir, couronné de lierre,
Etait payé de ses leçons
Dans les bras de son écolière.

Nous fûmes tentés de visiter les ruines du temple et d'y faire un petit pélerinage; mais il s'éleva tout-à-coup un vent de terre qui repoussa notre vaisseau au large. Nous déjeûnâmes, en fuyant de

(1) Il était secrétaire du cabinet de Choisy.

Choisy, avec des tartelettes que les naturels du pays apportèrent à bord : nous y joignîmes de beaux raisins colorés, d'excellentes poires de Crézane, et une bouteille de mon vieux vin de Sainte-Marie, dont nous vîmes malheureusement la fin avant celle de la terrasse. Je ne l'eus pas plutôt perdue de vue, et senti la douce chaleur du vin, que, recouvrant tout-à-coup cette heureuse liberté ordinaire aux navigateurs et nécessaire aux poètes; est-ce là, m'écriai-je, suivant l'usage établi depuis Pindare, et dans une espèce d'enthousiasme qui ne laissa point d'étonner un peu mes compagnons de voyage, est-ce là

Ce modeste et riant séjour
Où jadis toute en proie à ses tendres alarmes,

Montpensier dupe de la Cour,
Dupe de son amant, mais pleine de ses charmes,
Venait goûter en paix, seule avec son amour,
Le plaisir si touchant de répandre des larmes?
Et qui depuis, élu roi des lieux d'alentour,
Dans son parc embelli vit régner tour-à-tour
Entre le jeu, le vin, l'intrigue et la paresse,
La chasse, les concerts, le spectacle et la messe,
Tous ces objets, beaux, doux, séduisants, faits au tour,
Tant renommés aux fastes de Cythère,
Mailly de qui Vénus eût appris l'art de plaire,
Vintimille, sa sœur, rivale trop sévère,
Et la Tournelle et Pompadour?
Que ces lieux sont changés! la nymphe vagabonde
N'y fait plus de ses cris retentir les échos:
De dépit, le satyre immonde
Court se cacher sous les roseaux.
Bacchus s'enfuit; au loin règne une paix profonde,
Et sous le frais abri de ces riants berceaux
On n'entend plus que le chant des oiseaux
Et le doux murmure de l'onde.
Bacchus s'enfuit: beaux lieux, consolez-vous.
Ah! qu'il porte, s'il veut, aux peuples de la Thrace
L'erreur et la bouillante audace,
Le prompt démenti, la menace,

Et le téméraire courroux :
Des dieux plus humains et plus doux
Dans votre enclos sacré, beaux lieux, ont pris sa place
Et règnent doublement sur nous.
Au tumulte, à la folle ivresse,
Aux langueurs de l'oisiveté,
Succède la délicatesse,
L'esprit, le goût, la politesse,
Et cette aimable volupté
Qu'approuve même la sagesse.
Vous n'êtes point changés : vous êtes embellis.
Votre gloire s'accroît par de telles disgraces.
Oui ! vous serez encore à nos yeux attendris
L'asyle des vertus, des talents et des grâces,
Si vos dédales verds, si vos sentiers fleuris
Sont encor quelquefois honorés par les traces
Et d'Antoinette et de Louis.

Le mauvais temps continue : nous sommes rassemblés dans la cabane. Ton frère lit la confession charmante du comte de *** ; la G...., le roman comique ; et moi je te griffonne, comme je puis, sur

mes genoux, cette épître interrompue souvent par les chansons à boire de quelques compagnons ivrognes. La plus jeune de nos femmes ouvre ses grands yeux noirs pour me voir écrire, et me prend sans doute pour le diable qui, chemin faisant, ajoute un nouveau chapitre à son grimoire. L'autre est occupée depuis deux heures à essuyer et à vanter, sans qu'on l'écoute, certain tableau poudreux dont elle doit décorer son salon de campagne, et qui représente, à-peu-près, une bergère dans un bocage. Pour l'empêcher de tarir sur les éloges, nous lui avons persuadé, en notre qualité de connaisseurs, que la tête était de Rubens, la gorge du Carrache, les bras de Michel-Ange,

et les draperies de Scipion l'Africain.

Tu ris peut-être, mon cher ami, de voir ainsi les jeunes disciples de Chaulieu, avides de tout voir et de tout connaître, quitter cette agréable maison du Marais, s'arracher à leur doux train de vie, et choisissant de préférence l'équipage de Scudéry, se faire un amusement de ce qui ferait le supplice des autres hommes. Que nous voudrions te posséder ici, toi qu'un destin jaloux promène sur les mers, aimable successeur d'Ovide, exilé comme lui parmi les Gètes! Que nous regrètons ta gaîté sage, ta douce philosophie, nos disputes sur le sel attique, qui n'en étaient point dépourvues, et le plaisir que nous goûtions à

à t'entendre, lorqu'assis à table parmi nous, les portes fermées, et le front couronné de roses,

Tu chantais tour-à-tour
L'art d'aimer, l'art de plaire,
Et Corine et Glycère
Et le vin et l'amour !

Je jète un coup-d'œil dans l'entre-pont; j'apperçois, à la même place, le même moine, buvant avec la même ardeur, mais non pas de la même bouteille. Son cerveau me paraît déjà bien offusqué de la vapeur des raisins d'Orléans. Le célestin n'avait pas besoin de cette seconde enveloppe; son ame avait assez de peine à percer le crâne dur et rond dont elle est encroûtée. Les laquais jouent, les mariniers jurent, et le célestin boit toujours.

Sur les deux heures après-midi nous doublâmes le cap de Corbeil. Nous vîmes en passant, à l'aide des lunettes, les superbes magasins où l'on entassait ci-devant les grains mouillés et mélangés pour la commodité du public. Cet aspect nous rappela naturellement les petites provisions que nous avions faites. Le conseil s'assembla, et il fut décidé que nous dînerions. Je suis bien aise de te dire que ce point fut discuté avec la même importance que lorsqu'il s'agit, dans un coup de vent, de relâcher à Rio-Janéïro.

Une planche sur nos genoux
Voilà notre table dressée;
Par-dessus, la feuille de choux
Tient lieu de nappe damassée.
D'abord un énorme pâté

Présente ses flancs redoutables,
Bien et dûment empaqueté
Dans un long discours sur les Fables,
Et dans l'ode à sa majesté.
Ce pâté fut cuit par le Sage,
Par ce pâtissier si vanté,
Dont le beau nom sera chanté
Par les gourmands du dernier âge,
Si mes rimes ont l'avantage
D'aller à l'immortalité
A nos yeux, cependant, Lazare le découvre;
L'honneur du premier coup est long-tems disputé:
Mais Parn* s'en saisit; par l'obstacle irrité,
Sous son acier tranchant il le presse, l'entr'ouvre,
Et voilà par la brèche un faubourg emporté.
Aussi-tôt nous crions: victoire!
Nos fronts rayonnent de gaîté,
Et pour célébrer notre gloire,
On fait jaillir les flots d'un nectar velouté
Qu'aux pr ssoirs d'Haut-brion l'on foule exprès pour boire
A l'ouverture d'un pâté.
Déjà d'un œil avide on sonde, l'on regarde;
Cher ami, quel plaisir nouveau!
Là, disparaît une poularde

Sous deux couches de godiveau ;
Ici le timide perdreau
Se blottit, par instinct, sous sa coiffe de barde,
Pour éviter encore et tromper le couteau.

Mais rien n'échappe à notre appétit indomptable. Dépourvus de fourchettes, et pressant du pouce une cuisse ou une aile de poulet sur un morceau de pain taillé en forme d'assiette, nous étions tous les trois à peindre. Nos spectateurs devaient bien s'amuser de notre figure : nous étions loin de penser à eux, le pâté nous occupait trop sérieusement.

La garniture est dévorée,
On fouille dans tous ses recoins ;
On mine les contours de sa croûte dorée :
Si l'on a beaucoup bu, l'on n'a pas mangé moins.
Enfin j'entends gémir la cloison qui chancelle ;
Les murs épais sont renversés,

Les débris tombent dispersés,
L'édifice s'écroule, ô disgrace mortelle !
Nos jeux et nos plaisirs avec lui sont passés!

Ces regrets amenèrent bientôt les réflexions. Nous tombâmes insensiblement dans la morale, comme c'est l'usage lorsqu'on digère; et nous allions, à propos des débris d'un pâté, dire les choses du monde les plus philosophiques, lorsque M. de la G***, grand amateur de l'antiquité, observa qu'on ne manquait jamais chez les anciens de faire en pareil cas des vœux à Vénus, pour obtenir une heureuse navigation, et nous cita pour exemple l'hymne d'Horace, *Sic te diva potens Cypri, etc.* Nous promîmes donc, *inpetto*, à la déesse, de célébrer dans le port une orgie en son

honneur; mais en attendant, on crut devoir faire un sacrifice aux divinités de l'onde, pour nous les rendre favorables. Il n'y avait plus moyen de faire des libations; nous y avions mis bon ordre : il fut donc résolu de livrer à la Seine toutes nos bouteilles vides. J'ai tout lieu de croire que ce petit sacrifice ne lui déplut pas; car à peine eurent-elles disparu sous les flots, en les faisant tournoyer, que nous vîmes arriver du large plusieurs vagues décrites en demi-cercles,

Et sortir à moitié de l'onde
Une jeune divinité,
Qu'à son air plein de majesté,
De douceur et de volupté,
Moi le premier, tout transporté
Je pris pour la reine du monde.
Un voile d'argent et d'azur

Partageait son épaule ronde ;
A longs filets, un crystal pur
Dégouttait de sa tresse blonde.
Ses grands yeux bleus, clairs et sereins
Contemplaient avec complaisance
Ses deux bords, cent châteaux voisins
Qu'elle embellit de sa présence,
Ces monts, ces fertiles bassins
Où le travail et l'abondance
De mille agréables jardins
Ne forment qu'un jardin immense.
Sans orgueil, l'une de ses mains
Commande au reste de la France ;
L'autre aux jeux, aux plaisirs badins
S'abandonne avec négligence,
Et dans ce gracieux contour
Embrasse une nymphe timide,
Qui pour voir le pompeux séjour
Où de concert avec l'amour
La mode, au front changeant, réside,
S'échappant de la grotte humide
Qui cachait son enfance au jour,
Objet étranger à la cour,
Craint d'y paraître sans son guide,
L'embrasse et la serre à son tour.

La première nous parut couronnée de lis ; l'autre portait un pampre négligemment entrelacé autour de ses cheveux. Derrière elle une foule de Tritons, la rame en main, conduisait des radeaux,

Et portait en tribut aux remparts de Paris
Des melons savoureux, des pêches colorées,
Des monceaux de grapes dorées,
Et ces muscats si doux que septembre a mûris.

Tout le monde se trouva bientôt sur le pont pour les voir passer. Du plus loin qu'elles purent nous entendre, ton frère les apostropha d'un ton assez familier,

Et leur cria : Mesdemoiselles,
Vous courez sans doute à Paris ?
Daignez, messagères fidèles,
Porter un peu de nos nouvelles
A tous nos compagnons chéris,
Qui, pour tuer quelques perdrix
Aux brodequins rouges et gris,
Ou les voir partir à grands cris

En rasant l'herbe de leurs ailes,
N'ont pu d'un même zèle épris
Se résoudre à quitter leurs belles,
Ni s'exposer à des querelles
Qui, pour nous, auront tant de prix!
A ces convives agréables,
Qui, bien qu'au rang des beaux esprits,
N'en sont pas moins doux, sociables,
Auteurs de tant d'écrits aimables,
Plus aimables que leurs écrits.

Il s'apprêtait à leur donner sans façon la liste et l'adresse de tous ces messieurs, lorsque le patron l'avertit de prendre un ton plus circonspect avec ces dames, attendu que l'une était la Seine et l'autre l'Yonne, qui s'étant rencontrées par hasard un peu au-dessus de Montereau, s'en allaient à la mer de compagnie. Mais la déesse, qui trouvait peut-être, au contraire, qu'on lui faisait

beaucoup d'honneur en l'appelant mademoiselle, répondit par un doux murmure; et nous crûmes voir tout d'un coup les flots s'entrepousser pour caresser notre navire. Tout l'équipage en conçut un heureux augure; et après avoir souhaité à ces dames beaucoup de plaisir sur leur route, nous poursuivîmes la nôtre. Depuis trois heures les vents ont changé, et les nuages se sont dissipés. Je ne croyais pas que le soir d'un jour aussi triste dût être aussi beau.

Déjà dans nos riches campagnes
Tous les objets sont ranimés,
Le soleil dore les montagnes,
Et brise dans les flots ses rayons enflammés.
Plein d'une ardeur impatiente,
Ce dieu glacé par les frimas,
Court dans les bras de son amante
Réchauffer jusqu'au jour ses membres délicats

Secouant leur crinière humide,
Ses dociles coursiers par sa voix avertis
S'élancent, et d'un pas rapide
Précipitent son char au palais de Thétis.

A propos de coursiers, j'ai oublié de te dire que nous en avions quatre assez vigoureux pour nous traîner. Ils tirent le long du rivage une corde attachée au grand mât, et ce sont-là nos vents les plus favorables. La galiote prend ordinairement ses zéphyrs dans le Limousin. Cette manœuvre grotesque m'offre de temps en temps un spectacle digne du pinceau de Vernet. Les chevaux s'arrêtent quelquefois, la corde traîne et disparaît sous les flots. Qu'un coup de fouet bien appliqué les remette alors au grand trot, la corde se relève et semble courir sur l'onde

jaillissante comme le feu sur une traînée de poudre, et vous la voyez se tendre en frémissant. Cette peinture est d'une grande vérité, et je voudrais bien que le temps me permît de la mettre en vers aussi exacts que la prose peut l'être, mais j'en suis détourné par un objet plus riant et plus facile.

Un essaim léger d'hirondelles,
Rasant la surface de l'eau,
L'effleure obliquement du sommet de ses ailes,
Se relève, et s'envole aux branches d'un ormeau.
Aux beaux jours du printemps, là, sous ce verd portique,
Le rendez-vous fut indiqué:
On vient tenir, au jour marqué,
Les états de la république.
On décide que les frimas
Ne tarderont point à paraître;
La peuplade s'exile en de plus doux climats,
Et quitte, en gémissant, les champs qui l'ont vu naître
Vers les sables brûlants où s'impriment tes pas,
Ami, l'oiseau prudent s'envolera peut-être;

Il verra ce beau ciel, ces vallons fortunés,
De mangues, de citrons, d'ananas couronnés.
Toi-même, il te verra sous un palmier sauvage
Laissant couler pour moi les plus aimables vers.
Il te verrait dans son passage !...
Mon cœur est agité de mouvements divers,
Je le suis encor dans les airs,
Et voudrais être du voyage !

La nuit nous surprit encore occupés de cette idée et rêvant profondément à toi. Elle parut étaler, pour nous distraire, tout ce qui peut rendre son obscurité préférable au jour même. En effet, son silence, qui n'était interrompu que par le murmure des vents et le doux bruit de la proue, le calme de la rivière, la lumière tremblante de la lune, réfléchie sur sa surface, le sombre azur du ciel semé d'innombrables étoiles, et

ces brillants météores qui semblaient tout d'un coup se détacher du firmament pour se précipiter dans les flots, tout cela formait un spectacle que les yeux et l'imagination ne se lassaient point d'admirer, et bien fait pour enflammer des musiciens et des poètes. Aussi ton frère saisit-il bien vîte sa guitare, et nous nous mîmes tous les trois à chanter :

O nuit, que ta lumière est pure !
Que ton calme est majestueux !
Ton souffle rafraîchit les cieux,
Et tu répares la nature.

L'infortuné dans tes pavots
Boit l'oubli de sa peine et la douce espérance ;
Le poète dans ton silence
Médite ses accords nouveaux.

On n'entend plus aux forges de Lemnos
Le fer qui bat le fer et retombe en cadence :

Du noir Vulcain tu suspends les travaux,
Et celui de Vénus commence.

Nous fûmes tout d'un coup interrompus par un bruit de cors qui se fit entendre dans la forêt de Fontainebleau, et par les aboiements d'une meute nombreuse, qui semblait tantôt s'éloigner, tantôt se rapprocher, mais toujours prête à saisir sa proie. On distinguait les cris des chasseurs. Quelques gens du pays qu'on mit à terre à Valvins, nous dirent que c'était l'ombre de Henri IV, qui se plaisait encore à parcourir ces lieux qu'il avait tant aimés, et qui poursuivait toujours Gabrielle, qui échappait toujours à ses embrassements. Le nom seul de Fontainebleau rappela à ton gourmand

de frère les matelottes d'Effondré, le sucre-d'orge de Moret, et le délicieux chasselas de Thomery. Pour moi, je ne pus m'empêcher de me dire tout bas à moi-même : Ah ! si jamais le ciel me laisse le soin de régler ma destinée,

Champs de Fontainebleau, délicieux déserts,
Qu'a seul rendus fameux le crystal de vos ondes,
J'irai m'ensevelir dans vos grottes profondes,
Parmi vos noirs rochers, sous vos ombrages verds,
Et solitaire ami des biches vagabondes,
Dans leur plus beau domaine oublier l'univers.
Là, maître enfin de moi, sans soins et sans affaire,
Dans un étroit enclos renfermant mes desirs,
Content de peu d'amis, d'une seule bergère,
Je mettrai mon bonheur à l'aimer, à lui plaire,
Et mon orgueil peut-être à chanter nos plaisirs.
    Ah ! que son cœur me soit fidèle,
Et je n'envîrai point d'inutiles grandeurs :
J'aurai toujours assez et de biens et d'honneurs,
    Si je suis toujours aimé d'elle !

Le reste de la soirée ne nous

offrit rien d'intéressant. Nous nous promenâmes sur le tillac jusqu'au souper, qui fut assez frugal, parce que nous étions bourrelés de remords d'estomac. Vers minuit, nous essayâmes de dormir, mais cela nous fut impossible. Nuit affreuse, nuit épouvantable! Qui me donnera des pinceaux pour te peindre des plus noires couleurs? Les hommes et les femmes étendus pêle-mêle sur des bancs, dans l'entre-pont; les dragons jurant et buvant tour-à-tour, et entremêlant pieusement les pseaumes de David aux cantiques de Grécourt. Morphée n'a répandu ses pavots que sur les ivrognes; il a dédaigné la cabane des honnêtes gens; et puis dites en beaux vers bucoliques que ce dieu descend

dans les cabanes, escorté de songes aimables et de l'oubli plus aimable encore de nos peines et de nos ennuis! Enfin, sur les quatre heures du matin on crie : *Terre sur l'avant*. L'ancre est jetée, et nous sommes dans le port de Montereau.

O toi, qui du naufrage
Préservas nos beaux jours,
Toi, qui dans un nuage
Fis briller ton présage
Et réglas notre cours;
Sur ces bords solitaires,
Souris à nos mystères,
O reine des amours!
Les flambeaux étincellent
Sous des myrthes fleuris;
Déjà les vins ruissellent,
Les convives chancellent,
On invoque Cypris;
Et du creux des vallées,
Les forêts ébranlées
Répondent à nos cris.

Tout cela, réduit en prose, signifie qu'arrivés à Montereau, nous fîmes dans la plus mauvaise auberge de la ville un second souper, où il n'y eut, en vérité, rien de bon que le vin que nous avions apporté, et dont nous bûmes largement. Après avoir acquitté ainsi nos vœux dans le port, chacun se fit, avec sa serviette, un bonnet de nuit dans le goût de La Farre, et nous nous livrâmes au sommeil, étendus sur des chaises autour de la table.

Ce doux repos ne dura guères. Nous fûmes réveillés en sursaut par un grand bruit à la porte, et nous vîmes entrer en même temps un homme sec et décharné, à l'œil cave, au front chauve, affublé d'un habit noir boutonné jusqu'à la cein-

ture, et flottant au-dessous du jarret. Messieurs, dit-il, après s'être incliné profondément, messieurs....

Moi, les yeux fermés à demi,
Sans écouter le personnage,
Sur un coude mal affermi
Laissant retomber mon visage,
Je lui dis, encore endormi :
Par eau, vous arrivez, je gage:
Déposez-là votre bagage,
Bon soir, couchez-vous, mon ami,
Demain nous rirons du voyage.

Messieurs, reprit-il, en faisant deux ou trois autres révérences à se rompre l'échine, il ne s'agit pas de cela. Vous voulez sans doute voir la place où a été assassiné le duc de Bourgogne par le Dauphin, depuis Charles VII ? Je vais vous y conduire. On le remercia d'une

commune voix, et on le pria de nous laisser dormir, en conseillant très-énergiquement et au duc de Bourgogne et à lui d'en aller faire autant. A ces mots nous vîmes tout d'un coup sa taille grandir d'un demi-pied;

Son sourcil épais se fronça,
Son front s'ombragea d'un panache;
Sous son nez romain se plaça
Une double et noire moustache,
Et son œil en feu menaça.
Au manteau de pourpre et d'hermine
Qui sur ses épaules flottait,
A la toison d'or qui brillait
Sous une énorme perle fine,
Et qui de son cou descendait
Par vingt chaînons sur sa poitrine;
Au sang encor chaud qui sortait
A gros bouillons de sa blessure,
Et qui d'un rouge noir teignait
L'acier luisant de son armure:

Nous reconnûmes le duc de

Bourgogne lui-même, qui, pour ne pas se trouver humilié par le plus petit prince d'Allemagne, avait, après sa mort, la fantaisie de se parer d'un ordre qui ne fut institué que par son successeur, et qui depuis quatre cents ans était en possession d'étourdir tous les voyageurs de sa querelle. Il nous demanda si elle faisait toujours beaucoup de bruit dans le monde, et si l'on ne songeait pas enfin à le venger. Sur ce que nous lui répondîmes qu'il n'en était plus guères question que dans quelque grosse histoire de bénédictin, il se mit en devoir de nous la raconter, et dieu sait d'où il l'allait reprendre,

Quand l'un de nous le tirant à l'écart,
Et de plus près contemplant sa figure,
Se prit à rire, et d'un ton goguenard,

Dit : Monseigneur, vous venez un peu tard
Nous raconter votre triste aventure ;
Croire je veux que narrez avec art ;
Mais pour toucher, à vous parler sans fard,
Sentez par trop la vieille sépulture.
Comment d'ailleurs et sur qui vous venger ?
Juger n'est rien : vraiment la chose est sûre,
(Je m'en rapporte à la magistrature)
Mais par malheur, faut avoir qui juger.
Point n'est prouvé dans authentique histoire
Que Charles VII, ce héros plein d'honneur,
Né pour l'amour, le plaisir et la gloire,
Père indulgent et modeste vainqueur,
Se soit souillé d'une tache si noire ;
Un tel forfait inspire trop d'horreur,
Et tout Français s'obstine à n'en rien croire.
Puis raisonnons : Quand sur ce pont fatal
Qu'entre vos dents semblez encor maudire,
Faible ennemi, par les coups d'un brutal
Il serait vrai qu'il vous eût fait occire,
Il aurait eu grand tort assurément :
Mais il n'eût fait que suivre injustement
L'exemple affreux qu'aviez donné, beau sire,
En massacrant à la fleurs de ses ans,
Après soupé, ce beau duc d'Orléans,

Si cher aux siens, et plus cher à la reine.
Et s'il le fit, ami Jean, convenez
(Mais c'est la chose impossible aux damnés)
Que le bon Charle en porta bien la peine.
Vous le savez, en naissant rebuté,
Ses chers parents ne l'ont jamais gâté.
De tous ses droits dépouillé par sa mère,
Seul fils, du trône écarté par son père,
Par gens de lois contre les lois proscrit,
Exil, affronts, besoins, tout il souffrit,
L'absence même en amour si cruelle.
Beauté touchante et douce autant que belle,
Ange envoyé pour charmer son malheur,
Agnès enfin avait rempli son cœur :
Il l'adorait, et fut trahi par elle.

Le Bourguignon se paya vraisemblablement de ces raisons, car il se radoucit peu-à-peu ; et ayant repris sa première figure, il nous proposa de nous faire voir les autres curiosités de la ville. Nous le remerciâmes de sa courtoisie, et donnâmes à son altesse royale un

petit écu, dont elle parut extrêmement satisfaite, et qui vint, je crois, fort à propos pour grossir son épargne.

Nous fûmes obligés de coucher à Montereau, parce que nous n'y trouvâmes point la voiture que M. de M*** avait envoyée au-devant de nous, et qui devait nous y attendre. Cette circonstance ne nous amusa guères. Il arriva, fort heureusement pour nous, que dans une grange voisine, des comédiens soi-disant français représentaient ce jour-là Alzire. Il y avait grande presse à la porte. Nous ne fûmes pas les derniers à sauter du parterre dans l'amphithéâtre, et de l'amphithéâtre dans le balcon : l'occasion était trop belle. Nous ne perdîmes pas du moins tout

notre temps; car si nous pleurâmes médiocrement aux beaux vers qu'estropia Zamore, en revanche nous rîmes beaucoup de l'accent et du costume d'un acteur gascon, qui joua le rôle de Montèse en perruque à trois marteaux, et en habit verd galonné en or. Notre voiture arriva cependant fort à point pendant la nuit, avec la pluie; et le lendemain matin nous nous mîmes en route pour Branay, promettant bien aux dieux de ne plus voyager par le coche d'Auxerre pour nous instruire, et plus piqués encore d'avoir séjourné à Montereau, après que nous eûmes reconnu ses murailles au grand jour.

Nous fûmes cahotés pendant six heures dans un chemin assez étroit et coupé dans toute sa longueur

par cinq ou six ornières. Le soleil avait reparu ; et nous arrivâmes enfin à un endroit assez élevé, d'où l'on découvre, d'un côté, les vignes champenoises, et de l'autre, celles de Bourgogne. Nous fûmes très-embarrassés de savoir laquelle de ces deux provinces on saluerait la première dans son langage le plus familier, ou si on les saluerait toutes les deux ensemble, en réunissant les deux idiômes. Lazare nous prévint que nous avions décoëffé à Montereau la dernière bouteille de vin de Champagne. Il fallut bien se tourner du coté de la Bourgogne, et soudain

D'un panier de pampres orné
On vit sortir une bouteille
D'un vin qui dans Beaune était né :
L'acier en spirale tourné
Qui dut parer les doitgs du beau dieu de la treille,

Dans son col étroit promené,
En retire à grand bruit le liége emprisonné
Qui pressait la liqueur vermeille.
Ton frère à ce doux bruit, saisi d'un saint transport,
Dans la source prochaine a fait rincer son verre :
Le vin coule dans la fougère,
Monte, écume, pétille et s'échappe du bord.
Puis, tout entier à sa besogne,
Chacun de ces messieurs rompant de son côté
Le seul échantillon resté
D'un long saucisson de Boulogne
Que noircissait la poivre à foison inscrusté,
Verre contre verre heurté,
Cria trois fois : Salut aux champs de la Bourgogne !
Pour moi, sourdement tourmenté
Par les souvenirs du pâté
Toujours maudit et regretté,
Je bus, non sans quelque vergogne,
Fort tristement à ma santé
Le tiers et plus, en vérité,
D'un gros flacon d'eau de Cologne
Par qui fut mon mal augmenté.

J'essayai, mais en vain, de l'appaiser en avalant un grand verre

d'eau à chaque maison que nous rencontrâmes sur la route; et je me donnai la question en pure perte. Je continuai de souffrir, et ces messieurs de se donner, en dormant, de la tête contre les deux portières, jusqu'à l'entrée du village de Blaineux, où ils furent éveillés en sursaut, et moi très-agréablement distrait par le bruit et par les éclats de joie d'une troupe de vendangeurs rassemblés devant le pressoir, et occupés à chanter les louanges de Bacchus. Ils formaient vraiement, par la manière dont ils étaient groupés, un petit tableau charmant dans le goût de Téniers. Les uns portant, à pas lents, dans des hottes,

Le tribut des côteaux voisins,
D'un doux poids en marchant gémissent,

Sous un madrier qu'ils rougissent;
D'autres écrasent les raisins.
Tandis que barbouillé de lie
Et du fruit sanglant des buissons,
Ivre d'amour et de folie,
Un essaim de jeunes garçons
Autour de la cuve fumante
Conduit par la main son amante
Et danse au doux bruit des chansons.

Les voir, nous élancer par la portière et tomber au milieu d'eux en cadence, fut pour nous la même chose. Il n'y eut point de paysane un peu jolie qui ne fût conduite à son tour par chacun de nous; et je crois que nous aurions fini par faire danser les mères, si notre inexorable postillon ne nous eût pressés de regagner la voiture. Nous nous éloignâmes donc en suivant encore long-temps des yeux cette petite fête champêtre, d'au-

tant plus piquante qu'elle était tout-à-fait nouvelle pour nous. Un spectacle bien différent nous attendait à l'autre extrémité du village. Nous entendîmes de longs gémissements, et nous vîmes ensuite beaucoup de monde rassemblé sous le portail d'une église à demi-ruinée, et presqu'entièrement couverte par deux ormes encore plus vieux qu'elle. Au milieu de la foule, une jeune femme de la plus rare beauté, qui, quelques jours auparavant,

Là, dans ces mêmes lieux en triomphe amenée,
Heureuse, et le front ceint du bandeau d'hyménée,
Se donnait toute entière à son joyeux amant;
Sur sa tombe, aujourd'hui, tristement prosternée,
Pâle, les yeux en pleurs, au trouble abandonnée,
A grands cris l'appelait; l'appelait vainement.
Autour d'elle un peuple en allarmes
La défendait de sa propre douleur;

Sa douleur augmentait ses charmes :
Tous les fronts consternés imitent sa pâleur,
Tous les yeux répandent des larmes,
Tous les cœurs sentent son malheur.

Ce passage subit de la joie à la tristesse, cette image inattendue des choses de la vie et du retour éternel de nos plaisirs et de nos peines, nous plongea dans une profonde mélancolie. Notre postillon, qui vraisemblablement s'en apperçut, déploya aussitôt son fouet, et fit disparaître le lieu d'une scène aussi triste. Nous n'en rencontrâmes que plus vîte les parents et amis de la belle éplorée, qui allaient consulter l'hermite, et lui demander le remède à une douleur si vive. Sur ce qu'on nous raconta de ce saint personnage, nous ne pûmes nous défendre d'un peu de

dévotion et de beaucoup du curiosité. Les représentations éternelles de notre guide furent encore inutiles. On le laissa gronder tout à son aise, et l'on se mit en devoir de suivre les pélerins. L'entreprise n'était pas facile; car bâti sur la cime

D'un roc penchant et fendu,
La terreur du voisinage,
D'en bas l'agreste hermitage
Aux cieux paraît suspendu:
Le passant qui l'envisage
En a le collet tordu.

Nous vînmes cependant à bout d'y grimper, à l'aide de nos cannes et des paysans qui nous escortaient. Après avoir long-temps erré dans cette demeure déserte, sans rencontrer les traces d'aucun être vi-

vant, nous découvrîmes enfin, au fond d'un jardin, le bon solitaire

Assis au bord d'une onde pure
Qui doucement l'entretenait
De son cours et de son murmure.
En main fer tranchant il tenait,
Dont prudemment il gouvernait
Les fleurs, les fruits et la verdure.
Son front chauve et ridé branlait
Sous un noir capuchon de bure;
Sa blanche barbe se nouait
Dans les cordons de sa ceinture.
De ses yeux creusés par les ans
Coulaient des larmes éternelles;
Enfin on l'eût pris pour le Temps,
S'il eût eu, comme lui, des ailes.

Il parut un peu surpris de notre visite; mais il se remit bien vîte : et nous faisant entrer dans une grotte voisine, sans proférer une seule parole, le saint vieillard,

D'abord en discrète personne
Nous bénit tous au nom du ciel,
Récite à la sainte Madonne
Le compliment gentil qui fut de Gabriel;
Puis nous fait asseoir, et nous donne
Du pain bis, du beurre, et du miel
Plus doux que celui de Narbonne.

Nous admirâmes, pendant qu'on le consultait, les coquillages dont sa grotte est ornée, mais surtout la profondeur de sa sagesse. Il prédit aux uns de la pluie et du beau temps; aux autres, il révéla de grands secrets sur la culture des terres : et après s'être longtemps recueilli, il annonça d'un air inspiré aux parents de la veuve, qu'elle se consolerait. Notre tour vint; et tu peux juger, mon cher ami, que notre premier soin fut de lui demander de tes nouvelles.

Il nous raconta, de point en point, toutes les circonstances de ton voyage; le danger que tu courus sur les côtes d'Afrique et parmi les rochers d'Abrolhos, ta relâche à Rio-Janeïro, ton menuet avec Dona Theresa, tes promenades solitaires au Cap de Bonne-Espérance, et enfin ton arrivée à l'île de Bourbon. C'est-là, ajouta-t-il, qu'assis en ce moment à l'ombre des citroniers,

Il aime, il chante Éléonore;
Tant que le soleil luit, il lui parle d'amour:
Et quand la nuit est de retour,
Plus heureux dans ses bras il en reparle encore.
Aimer, c'est tout son art: et tandis qu'à Paris
On voit tant d'auteurs secs chargés de lourds écrits
Gravir, en haletant, au temple de Mémoire,
Lui, fameux par ses seuls loisirs,
Brillant de son bonheur, plein d'heureux souvenirs
Comme au sortir de table il arrive à la gloire,
En chantant ses plaisirs.

Des climats qu'en son cours deux fois le soleil brûle,
Tu le verras bientôt sur nos bords ramené,
Trop juste objet des pleurs d'une amante crédule,
Entre Anacréon et Tibulle,
S'asseoir, le front comme eux de myrthes couronné.
Et toi, qui de bonne heure introduit au Parnasse,
Le premier le guidas dans ses sentiers déserts,
Et nourri des leçons d'Horace,
L'avertis qu'un peu d'art, loin de nuire à leur grâce,
Embellit les aimables airs :
Vaincu par lui, dans la future race
Tu ne seras connu que par ses vers.

Ces derniers mots firent couler de mes yeux des larmes de plaisir. Peu s'en fallut que dans les transports de ma joie je ne pressasse sa tête vénérable contre ma poitrine; mais il en fut quitte pour la peur. Après l'avoir comblé de bénédictions et avoir reçu la sienne, nous remontâmes en voiture, tout occupés de ton prochain retour et de la fortune de tes jolis vers.

Dans cette idée, nous arrivâmes sur les cinq heures du soir à Branay. Nous trouvâmes à la porte du château une vingtaine de paysans, armés de carabines antiques et rouillées, qui n'avaient point vu le jour depuis nos guerres civiles. Dès qu'ils nous virent paraître, ils se rangèrent en bataille, ayant le concierge et le garde-chasse à leur tête, et nous saluèrent d'une triple décharge de mousquetterie. Le seigneur nous attendait sur le perron du vestibule. Il nous reçut avec cette politesse franche et libre que tu lui connais; et, après tous les compliments ordinaires, nous joignîmes les dames qui, la ligne en main, assises le long du canal, prenaient le plaisir de la pêche.

Elles jetèrent un cri en nous voyant, et nous firent deux ou trois questions, sans attendre la réponse, et puis cinq ou six autres

Sur les importantes querelles
Du Russe et du fier Ottoman;
Sur le scandale de nos belles
Et les intrigues du moment;
Sur nos profondes bagatelles,
Nos modes et le parlement
Qui passe et qui revient comme elles.

Nous allions les satisfaire, et leur donner même le répertoire des pièces tombées, qu'elles ne nous demandaient pas, lorsqu'un objet nouveau vint les distraire; et bientôt le soleil se couchant à travers les arbres, et l'air devenu plus froid, nous avertirent de regagner le salon, où nous reçûmes

un bon nombre de visites et de compliments.

D'abord monsieur le sénéchal
A l'air capable, au maintien sage,
Suivi du procureur fiscal
Et des notables du village,
Vint au manoir seigneurial
Nous ennuyer, selon l'usage.

Il fallut nous mordre les cinq doigts pour nous empêcher de rire de sa harangue, et pour ne pas lui éclater au nez. La scène heureusement changea tout à coup. Les plus jolies filles du canton, proprement vêtues, nous offrirent toutes les fleurs et tous les fruits de l'automne étalés dans des corbeilles, et se retirèrent, en rougissant, très-contentes et de nous et d'elles, c'est-à-dire, applaudies et embrassées.

Enfin, les parties étaient arrangées, et l'on se mettait au jeu, lorsqu'on annonça le curé, qui a toujours beaucoup de peine à arriver, même le dernier.

Ce pasteur, à bon droit, gouteux
Et s'en accusant avec grâce,
Est un de ces reclus heureux
Qui n'ayant point reçu des cieux
Le talent et le goût d'Horace,
Plus frais que lui, digérant mieux,
Buvant le Champagne à la glace,
Arrondissent leur sainteté
Au fond d'un riche bénéfice,
Et sans entendre leur office,
Gagnent gaîment l'éternité.

On continua de jouer, ou, pour mieux dire, on fit enrager le bon curé jusqu'au souper. On lui fit croire ensuite que la guerre était déclarée, et qu'il était fort ques-

tion de lui dans le conclave. On se livra à toutes les folies d'une imagination échauffée par la malvoisie. On rit beaucoup, tout le monde fut aimable; et vers minuit on se sépara en formant des projets pour le lendemain.

Se mettre au lit et à table de bonne heure, en sortir le plus tard qu'il nous est possible, nous promener et ne rien faire, voilà le doux emploi du temps, voilà notre unique occupation depuis que nous sommes à Branay; et dieu sait si j'en eus jamais d'autre! Parmi les divinités qui embellissent ces paisibles retraites, on distingue madame de *** à sa taille élegante, à sa longue chevelure, mais surtout à l'esprit dont son œil étincèle; et c'était précisément

la seule qui ne fût pas initiée dans nos mystères. Soit par légèreté, soit par caprice, soit que l'extrême desir que nous lui témoignions de les lui révéler, combattît celui qu'elle avait elle-même d'y être admise, elle affectait pour eux la plus grande irrévérence. On avait essayé plusieurs fois, à Paris, de la persuader; mais le moyen, je m'en rapporte à nos docteurs, de convertir une incrédule qui vous déconcerte par un bon mot? Comme je lui donnais le bras au retour de la chasse, représentez-vous, lui dis-je, madame, une douzaine de jeunes militaires, dont le plus âgé ne compte pas encore cinq lustres, transplantés la plupart d'un autre hémisphère, unis entre eux par la plus tendre ami-

tié, passionnés pour tous les arts et pour tous les talents, faisant de la musique, grifonnant quelquefois des vers paresseux, délicats et voluptueux par excellence, passant l'hiver à Paris, et la belle saison dans leur délicieuse vallée de Feuillancour. L'un et l'autre asyle est nommé par eux la Caserne. C'est-là qu'aimant et buvant tour-à-tour, ils mettent en pratique les leçons d'Aristippe et d'Epicure. Enfin, madame, qu'on appèle cette société charmante, l'ordre de la Caserne ou de Feuillancour, le titre n'y fait rien; la chose est tout. C'est toujours l'ordre qui dispense le bonheur, et les autres ne promettent que la gloire. Tout le monde alors se joignit à moi, et l'on acheva de décider

madame de ***, qui balançait encore. Tout fut ordonné dans l'instant pour sa réception. La cérémonie se fit avec toute la pompe que les circonstances permettaient. Le trône était préparé au fond d'une longue galerie, soutenue par des colonnes de verdure où s'entortillait le chèvrefeuille. Nous crûmes entrer dans le temple même de la divinité que nous révérons. Lorsque chacun eut pris sa place, ton frère, chargé de faire en ton absence les fonctions de chancelier, donna l'accolade à la nouvelle chevalière; et je lui dis, en lui remettant le thyrse et la couronne :

Le chancelier de la Caserne
Qu'on vit fleurir chez les Latins,
Ovide, ainsi que le moderne,

Vous eût admise à ses festins ;
Vous eussiez versé le Falerne
Aux plus aimables libertins.
Corine, croyez-moi, dont vous prenez la place,
Instruite par le dieu du goût,
Paraissait avec moins de grâce
Tout ignorer, en sachant tout.
Oui, vous reçutes en partage
Sa beauté, son esprit et son humeur volage,
Ses talents enchanteurs et ses défauts plus doux ;
Elle fut peut-être, entre nous,
Pour les jeunes Romains plus facile et moins sage :
Mais voilà le seul avantage
Qu'au parallèle on lui donne sur vous.

Je ne doute pas, mon cher ami, que ce petit évènement ne soit pour toi un des plus intéressants de notre voyage. Je ne te parle point du banquet qui l'a suivi et du feu d'artifice qui l'a couronné. Un feu d'artifice est peu de chose, surtout auprès de

celui qui roule en ce moment sur nos têtes avec un fracas épouvantable. Le silence et l'obscurité de la nuit rendent encore plus horribles la lueur des éclairs et le bruit de la foudre. J'entends d'ici les cris de nos dames, qui, tremblantes dans leurs lits, conjurent les dieux d'épargner leur jeunesse et leurs grâces.

Pour moi que rien n'ébranle, et qui d'une ame égale
Regarde les enfers et la barque fatale,
Je t'écris, en riant, d'un style paresseux;
Et peut-être par intervalle
Un vers pur et facile étincèle en mes jeux.

Cependant, le vent redouble, et je crains bien qu'il ne nous empêche de reposer cette nuit. C'est un malheur, par exemple, contre lequel je me sens moins

6.

affermi, et dont je me consolerai plus difficilement. Je donne à tous les diables Eole, son outre, et les possédés qu'elle renferme.

Dans mon foyer l'un en grondant murmure,
Tel que l'airain vomissant un boulet;
L'autre de loin me frisant le collet,
En fifre aigu, fait siffler ma serrure.
Le vent glacé qui traîne les hivers
Bat mes volets et fait trembler la vitre;
Le vent plus fier qui soulève les mers,
Si j'abandonne un moment mon pupitre,
En tournoyant emporte mon épitre,
Et mes couplets, et ma prose et mes vers.

Tout cela m'avertit de finir. Adieu, mon cher ami, reviens bien vîte à la Caserne; et puisses-tu, dégoûté des voyages, n'en faire plus qu'un, mais éternel, de Paris à Feuillancour, et de Feuillancour à Paris!

Ils naîtront ces paisibles jours,
Jours consacrés à la paresse,
Et dont la sœur de la sagesse,
La molle insouciance, embellira le courts!
Plus de clairons, ni de tambours
Dont le son guerrier nous éveille :
Plus de lestes brigands, aux uniformes cours,
Qui viènent au galop, le bonnet sur l'oreille,
De nos vastes pâtés échancrer les contourts,
Et boire la liqueur vermeille
Que nous avons mise en bouteille
Pour de plus fins gourmets que messieurs les Pandours!

LA

QUÊTE DU BLED,

OU

VOYAGE DU P. VENANCE,

DE CARCASSONNE, Capucin,

Dans différentes parties des Diocèses de Vabres, Castres et St.-Pons.

LE P. VENANCE.

De l'esprit, du naturel, beaucoup de gaîté, quelques incorrections dans le style, peu de scrupule sur la rime, tel est le caractère des poésies du P. Venance (Dougados, de Carcassonne), capucin, enlevé aux lettres le 13 janvier 1794, à l'âge de 30 ans.

LA

QUÊTE DU BLED [1],

OU

VOYAGE DU P. VENANCE.

A MADAME LA VICOMTESSE DE BLINS.

ÉGARÉ dans le noir dédale
Et des dogmes et des erreurs,
Pourrai-je encor cueillir des fleurs,
Parer d'une main libérale
Le sanctuaire des neuf sœurs,
Et sur ma tête monacale
En assortir l'émail et les couleurs?
Du plaisir, tu le sais, naquit la poésie;
Son premier cri fut un hymne au bonheur.
Jamais un froid docteur
N'eût soupiré les vers de l'amant de Lesbie.
De l'art d'aimer le héros et l'auteur
Puisa les siens dans les yeux de Julie.

Mais, tu le veux, en ce moment j'oublie
Les Molina, les Augustins,
Les préjugés dont la terre est remplie,
Pour ne recevoir de tes mains
Que les crayons de la folie.
Jeune de Blins! tu seras obéie :
Comme quêteur et romancier,
Je dépeindrai la bonhomie,
La burlesque chevalerie
D'un pauvre héros besacier,
De Mongeson (2) la retraite chérie,
L'amour, la gaîté, le plaisir,
L'hymen qui sourit au desir,
Et les charmes de Rosalie (3).

La saison était arrivée où

Chaque individu séraphique,
Docile au vœu que nous faisons,
S'en va perché sur sa bourique,
Quêter du bled et des affronts.

Armé de toutes pièces, c'est-à-dire de sacs, de chapelets et d'images, je partis du couvent

d'Orient en Rouergue, sur la fin de septembre 1787, accompagné d'un homme et d'un âne . . . .
. . . . . . Je ne puis, madame, vous faire une peinture fidèle des plaisirs dont nous jouîmes dans le château de M. de Farenq. Compagnie nombreuse et bien choisie, chère délicate, vin mousseux, bons mots, saillies, philosophie, chiffons, histoire, tout fut de notre compétence, nous prîmes tous le bonnet de docteur.

Loin des travers de la satyre
Et des savants fastidieux,
Ce qui prêtait le plus à rire,
Était ce qu'on disait le mieux;
Et si quelque buveur insigne
En deux coups vuidait son flacon,
Couronné de feuilles de vigne,
Il était *doctor doctorum*.

Mais je vous dois une notice

de quelques-uns de nos convives. M. de B*** joint à ses quatre-vingts ans le souvenir de ses campagnes d'Hanovre ; à l'entendre, il a livré tous les combats, gagné toutes les batailles. Lui disputez-vous quelque partie de sa gloire ? ses genoux, son menton, l'œil qui lui reste, le bras que la goutte n'a point attaqué, s'agitent, se baissent, s'élèvent, s'agitent encore ; sa chaise a changé vingt fois de place ; il se dresse, fait une grimace, et croit avoir répondu......... Dans la soirée, on parla métaphysique, mathématiques et astronomie. Bertrand, mon pauvre guide, faisait de fervents signes de croix aux noms de Copernic et de Ticho-Brahé.

. . . .

Pour faire diversion, je vais dépeindre la comtesse de Ballainvilliers (4).

Son teint a la fraîcheur d'Hébé :
Danse-t-elle? c'est Therpsicore;
Quand elle rit, c'est Aglaé;
Elle parle, c'est elle encore.
Charmante et tendre tour-à-tour,
L'essaim des plaisirs l'environne :
C'est toujours l'amour qui couronne
Les desirs qu'a formés l'amour.
Elle a la voix de Philomèle,
La taille et les yeux de Cypris,
La démarche et le doux souris
Du dieu charmant qui la fit belle.
En léger habit du matin,
Négligée et toujours jolie,
Sous la moire et sous le satin,
Parée et non pas embellie,
De l'heureuse Septimanie
Ballainvilliers fait le destin,
Et c'est sa beauté qu'elle oublie.

. . . .

Le lendemain, je pris congé de mes hôtes : les yeux de Bertrand s'humectèrent ; je pleurai ; mes amis pleurèrent aussi : tout, jusqu'à mon pauvre ânon, querella le ciel de mon départ.

Tels on vit les coursiers rêveurs
Du courageux fils de Pélée,
Aux yeux de la Grèce assemblée,
S'attendrir et verser des pleurs.
Trois fois je saluai cette maison chérie....
A peine nous sortions du fond de l'écurie,
J'étais sur ma monture : un silence obstiné
Peignait le désespoir sur mon front consterné.
Je suivais tout pensif les traces de mon guide ;
Mes mains sur mon ânon laissaient flotter la bride,
Et ce superbe ânon que j'avais vu jadis
A l'aspect de Bertrand frapper l'air de ses cris,
L'œil morne maintenant et l'oreille baissée,
Semblait se conformer à ma triste pensée.
Un effroyable cri.... Mais irai-je à vos yeux,
Aimable et jeune vicomtesse,
En gazetier minutieux,

Détailler d'un ton langoureux
Jusqu'aux soupirs de mon anesse!

Après avoir parcouru divers hameaux, j'arrivai à la Caune, chez M. de Pat. . . . ., qui donnait à dîner. . . . . .

Une nymphe soudain vient frapper notre vue.
Son air décent, son souris gracieux,
Le vif émail de sa bouche ingénue,
Rappèlent à mon ame émue
Ou la blonde Cypris, ou la reine des dieux.
Je baissai mes regards profanes :
Je craignais le sort d'Actéon....
Ce n'était ni Cypris, ni Junon;
Mais c'était mieux, c'était Cabanes.

M. de Pat. . . . m'accueillit avec la loyauté d'un bon militaire. . . Une affaire l'appèle ailleurs. Un jeune homme, son parent sans doute, se présente à moi. J'aventure quelque avant-propos qui

reste sans réponse. J'élève ma voix, m'imaginant qu'étourdi par le bruit, il ne pourra se dissimuler de m'avoir vu ; idée chimérique. La tête dans les deux mains, les genoux l'un sur l'autre, il se met à siffler un petit air. Réjoui plutôt que scandalisé du comique de l'aventure, je promenai mes yeux sur les tapisseries du salon. . . O surprise ! le voilà levé. Pour le faire parler, je me lève aussi ; je vais à sa rencontre, il s'arrête, tourne sur un pied, bat quelques entrechats à deux, à quatre ; il rase le parquet, pirouette et va reprendre sa place. Je repris la mienne aussi, un peu confus de ma méprise. Silence des plus opiniâtre. Dans l'antiquité on eût pris ce salon pour l'antre de Tropho-

nius. Je riais cependant en moi-même de l'injustice des hommes qui ne jugent qu'au poids de l'or qui couvre les habits. Le mien est sans faste, simple, grossier, mais respectable aux yeux du sage.

Je crains que l'affreux négroman
Dont Sédaine autrefois éprouva la magie,
N'ait caché dans mes plis quelque noir talisman
Qui me nuise et me déprécie.
Ne croyez pas pourtant qu'une froide saillie,
Des traits usés, de plats bons mots,
Allarment ma philosophie.
Je dis, en écoutant le brouhaha des sots :
O mon habit ! que je vous remercie !

Tout-à-coup, ô bonheur ! la porte s'ouvre, on annonce; mon muet vole, et ramène avec lui deux demoiselles, un abbé et un jeune officier. On me priva sans conséquence de ces petits égards,

de ces légères inclinations que l'usage a introduits. Chacun prit place ; pour moi j'y perdis la mienne. La conversation roula sur un projet d'amusement. On voulait donner quelque pièce de théâtre ; mais le choix n'était pas fait encore. Quelle volubilité dans mon muet! comme il était galant! avec quelle facilité il passait d'un propos à l'autre! il parlait, j'en conviens, un petit instant avant d'avoir pensé; mais ce n'en était pas moins un homme adorable, essentiel. Selon le savant comité, Racine était trop gigantesque, Corneille trop langoureux; Voltaire avait du bon, mais sa Mérope et son Mahomet n'étaient plus de mode; on se décida pour Les Battus payent l'amende...

A tout cela j'étais sans contenance. Je ne savais que faire de mes yeux, de mes pieds, je semblais tout d'une pièce. J'osai bien jeter quelques petits mots au milieu des discoureurs ; mais un ris bruyant et niais paya bientôt mon observation.

Après avoir parcouru nombre de villages et de hameaux, tantôt hué, tantôt bien accueilli, je fis halte en un lieu où les travaux rustiques avaient rassemblé une foule de villageois.

Ce ne sont point ces bergers indiscrets
Que jadis célébra Virgile ;
Ce Tytire bruyant qui rendit aux forêts
Le nom sacré de la jeune Amaryle,
Ni Galatée étalant ses appas,
Qui m'agace, se montre et fuit d'un air agile
Pour m'inviter à voler sur ses pas.

Ce n'est que Margot et Lucas,
A l'air timide, aux cheveux plats,
Qui, loin d'aller dans le bocage
Mêler leur voix à celle du zéphir,
Trouvent au sein de leur ménage
La paix, l'aisance et le plaisir.

La journée finie, une danse innocente servit de délassement.

Déjà les sons criards d'une voix enrouée
Donnent aux pastoureaux le signal du plaisir;
On les voit s'éloigner, s'approcher, se saisir.
Cateau, par son berger vivement secouée,
Voit de ses blonds cheveux la tresse dénouée
Voltiger au gré du zéphir :
Un ris moqueur s'élève dans la danse :
Ses pieds distraits manquent à la cadence :
Cateau ne voit que son malheur;
Son front dans l'instant se colore,
Et dans les bras du berger qu'elle adore,
Elle va cacher sa rougeur.
Par leurs bonds inégaux, sans art et sans mesure,
Quelques vieillards encore expriment le desir :
Leurs pas, image du plaisir,
Le sont aussi de la nature.

Après cet amusant spectacle, et un léger souper, j'allai trouver mon lit dans un grenier à foin.

Quatre rideaux pompeux de toile d'araignée
A la clarté du jour en défendaient l'entrée.

Arrivé au château de Mongeson, j'adressai mes hommages à la rivière d'Agout qui en baigne les murs.

. . . .
. . . .

Aux sons plaintifs qu'exhale son eau pure,
Le tendre rossignol soupire son amour;
Il attendrit les échos d'alentour,
Et ses chants enflammés raniment la nature.
. . . . A travers des sites riants
Traînant son onde paresseuse,
Je le vois arroser des bosquets odorants,
Et leur hauteur majestueuse
Se peindre en ses flots transparents.
. . . .
Je vois les belles des hameaux

. . . .
D'un air coquet se mirer dans ses eaux.
. . . .
. . . .
O toi, dieu de l'Agout, divinité chérie,
Dont le cristal limpide embellit ce désert,
Puisse ton onde un jour flatter ma rêverie!
Puissé-je sur ton bord planter un myrthe vert,
Et te voir animé du nom de mon amie!
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

Enfin, le clocher du couvent s'offre à notre vue; nous le saluons à plusieurs reprises; le fouet claque, l'âne braît, Bertrand crie, et j'entre dans la maison, comme Scapin, remerciant la providence de tout le mal qui ne m'était pas arrivé.

NOTES

SUR

LE VOYAGE DU P. VENANCE.

---

1 (La Quête du bled). L'auteur n'avait que vingt ans quand il fit ce petit voyage.

2 (Mongeson). Château de la vicomtesse de Blins.

3 (Rosalie). Petite-fille de la vicomtesse.

4 (Ballainvilliers). Épouse de l'intendant du Languedoc.

VOYAGE
DE
PARIS EN LIMOSIN,

PAR LA FONTAINE.

LA FONTAINE.

Jean de La Fontaine, né à Château-Thierry en 1621, mort à Paris en 1695.

VOYAGE
DE
PARIS EN LIMOSIN.

A MADAME DE LA FONTAINE.

Vous n'avez jamais voulu lire d'autres voyages que ceux des chevaliers de la table ronde; mais le nôtre mérite bien que vous le lisiez. Il s'y rencontrera pourtant des matières peu convenables à votre goût; c'est à moi de les assaisonner, si je puis, en telle sorte qu'elles vous plaisent; et c'est à vous de louer en cela mon intention, quand elle ne serait pas suivie du succès. Il pourra même arriver, si vous goûtez ce récit, que

vous en goûterez après de plus sérieux. Vous ne jouez, ni ne travaillez, ni ne vous souciez du ménage ; et, hors le temps que vos bonnes amies vous donnent par charité, il n'y a que les romans qui vous divertissent. C'est un fonds bientôt épuisé : vous avez lu tant de fois les vieux que vous les savez ; il s'en fait peu de nouveaux ; et parmi ce peu, tous ne sont pas bons ; ainsi vous demeurerez souvent à sec. Considérez, je vous prie, l'utilité que ce vous serait, si, en badinant, je vous avais accoutumée à l'histoire, soit des lieux, soit des personnes : vous auriez de quoi vous désennuyer toute votre vie, pourvu que ce soit sans intention de rien retenir, moins encore de rien citer : ce n'est pas une

bonne qualité pour une femme d'être savante, et c'en est une très-mauvaise d'affecter de paraître telle.

Nous partîmes donc de Paris le 23 du courant, après que M. Jannart eut reçu les condoléances de quantité de personnes de condition et de ses amis. M. le lieutenant criminel en usa généreusement, libéralement, royalement; il ouvrit sa bourse et nous dit que nous n'avions qu'à puiser : le reste du voisinage fit des merveilles. Quand il eût été question de transférer le quai des orfèvres, la cour du palais et le palais même, à Limoges, la chose ne se serait pas autrement passée. Enfin, ce n'était chez nous que processions de gens abattus et tombés des nues. Avec tout cela,

je ne pleurai point; ce qui me fait croire que j'acquerrai une grande réputation de constance dans cette affaire. La fantaisie de voyager m'était entrée quelque temps auparavant dans l'esprit, comme si j'eusse eu des pressentiments de l'ordre du roi. Il y avait plus de quinze jours que je ne parlais d'autre chose, que d'aller tantôt à St.-Cloud, tantôt à Charonne, et j'étais honteux d'avoir tant vécu sans rien voir : cela ne me sera plus reproché, grâces à Dieu ! On nous a dit entre autres merveilles, que beaucoup de Limosines de la première bourgeoisie portent des chaperons de drap rose-sèche sur des cales de velours noir. Si je trouve quelqu'un de ces chaperons qui couvre une jolie tête, je pour-

rai m'y amuser en passant, et par curiosité seulement. Quoi qu'il en soit, j'ai tout-à-fait bonne opinion de notre voyage; nous avons déjà fait trois lieues sans aucun mauvais accident, sinon que l'épée de M. Jannart s'est rompue; mais comme nous sommes gens à profiter de tous nos malheurs, nous avons trouvé qu'aussi bien elle était trop longue et l'embarassait. Présentement nous sommes à Clamart, au-dessous de cette fameuse montagne où est situé Meudon; là, nous devons nous rafraîchir deux ou trois jours. En vérité, c'est un plaisir que de voyager, on rencontre toujours quelque chose de remarquable. Vous ne sauriez croire combien est excellent le beurre que nous mangeons; je me suis sou-

haité vingt fois de pareilles vaches, un pareil herbage, des eaux pareilles et ce qui s'ensuit, hormis la batteuse qui est un peu vieille. Le jardin de M. C... mérite aussi d'avoir place dans cette histoire ; il a beaucoup d'endroits fort champêtres, et c'est ce que j'aime sur toutes choses. Ou vous l'avez vu, ou vous ne l'avez pas vu ; si vous l'avez vu, souvenez-vous de ces deux terrasses que le parterre a en face, et à la main gauche, et des rangs de chênes et de châtaiguiers qui les bordent : je me trompe bien si cela n'est beau. Souvenez-vous aussi de ce bois qui paraît en l'enfoncement, avec la noirceur d'une forêt âgée de dix siècles ; les arbres n'en sont pas si vieux à la vérité, mais toujours peuvent-ils

passer pour les plus anciens du village ; et je ne crois pas qu'il y en ait de plus vénérables sur la terre. Les deux allées qui sont à droite et à gauche me plaisent encore : elles ont cela de particulier, que ce qui les borne est ce qui les fait paraître plus belles. Celle de la droite a tout-à-fait la mine d'un jeu de paume, elle est à-présent bordée d'un amphithéâtre de gazon, et a le fond relevé de huit ou dix marches ; il y a de l'apparence que c'est l'endroit où les divinités du lieu reçoivent l'hommage qui leur est dû.

Si le dieu Pan, ou le Faune,
Prince des bois, ce dit-on,
Se fait jamais faire un trône,
C'en sera-là le patron.

Deux châtaigniers, dont l'ombrage
Est majestueux et frais,
Le couvrent de leur feuillage,
Ainsi que d'un riche dais.

Je ne vois rien qui l'égale,
Ni qui me charme à mon gré,
Comme un gazon qui s'étale
Le long de chaque degré.

J'aime cent fois mieux cette herbe
Que les précieux tapis
Sur qui l'Orient superbe
Voit ses empereurs assis.

Beautés simples et divines,
Vous contentiez nos aïeux,
Avant qu'on tirât des mines
Ce qui nous frappe les yeux.

De quoi sert tant de dépense?
Les grands ont beau s'en vanter;
Vive la magnificence
Qui ne coûte qu'à planter!

Nonobstant ces moralités, j'ai

conseillé à madame C... de faire bâtir une maison proportionnée en quelque manière à la beauté de son jardin, et de se ruiner pour cela. Nous partirons de chez elle demain 26, et nous irons prendre au Bourg-la-Reine la commodité du carosse de Poitiers, qui y passe tous les dimanches. Là se doit trouver un valet de pied du roi, qui a ordre de nous accompagner jusqu'à Limoges. Je vous écrirai ce qui nous arrivera en chemin, et ce qui me semblera digne d'être observé. Cependant, faites bien mes recommandations à notre marmot, et dites-lui que peut-être j'amènerai de ce pays-là quelque beau petit chaperon pour le faire jouer, et pour lui tenir compagnie.

A Clamart, ce 25 août 1663.

SUITE DU MÊME VOYAGE.

Les occupations que nous eûmes à Clamart, votre oncle et moi, furent différentes. Il ne fit aucune chose digne de mémoire. Il s'amusa à des expéditions, à des procès, à d'autres affaires. Il n'en fut pas ainsi de moi; je me promenai, je dormis, je passai le temps avec les dames qui nous vinrent voir. Le dimanche étant arrivé, nous partîmes de grand matin. Madame C... et notre tante nous accompagnèrent jusqu'au Bourg-la-Reine. Nous y attendîmes près de trois heures;

et pour nous désennuyer, ou pour nous ennuyer encore davantage (je ne sais pas bien lequel je dois dire), nous ouïmes une messe paroissiale. La procession, l'eau bénite, le prône, rien n'y manquait. De bonne fortune pour nous, le curé était ignorant, et ne prêcha point. Dieu voulut enfin que le carosse passât; le valet de pied y était, point de moines, mais en récompense, trois femmes, un marchand qui ne disait mot, et un notaire qui chantait toujours et qui chantait très-mal; il reportait en son pays quatre volumes de chansons. Parmi les trois femmes, il y avait une Poitevine, qui se qualifiait comtesse; elle paraissait assez jeune, et de taille raisonnable, témoignait avoir de l'esprit, dégui-

sait son nom, et venait de plaider en séparation contre son mari, toutes qualités de bon augure; et j'y eusse trouvé matière de cajolerie, si la beauté s'y fût rencontrée; mais sans elle, rien ne me touche, c'est à mon avis le principal point. Je vous défie de me faire trouver un grain de sel dans une personne à qui elle manque. Telle était donc la compagnie que nous avons eue jusqu'au port de Pilles. Il fallut à la fin que l'oncle et la tante se séparassent; les derniers adieux furent tendres, et l'eussent été beaucoup davantage, si le cocher nous eût donné le loisir de les achever. Comme il voulait regagner le temps qu'il avait perdu, il nous mena d'abord avec diligeuce. On laisse, en sortant

du Bourg-la-Reine, Sceaux à la droite, et à quelques lieues de-là Chilly à la gauche, puis Montlery du même côté. Est-ce Montlery qu'il faut dire ou Montlehery? C'est Montlehery quand le vers est trop court, et Montlery quand il est trop long. Montlery donc ou Montlehery, comme vous voudrez, était jadis une forteresse que les Anglais, lorsqu'ils étaient maîtres de la France, avaient fait bâtir sur une colline assez élevée. Au pied de cette colline, est un bourg qui en a gardé le nom. Pour la forteresse, elle est démolie, non point par les ans; ce qui en reste, qui est une tour fort haute, ne se dément point, bien qu'on en ait ruiné un côté; il y a encore un escalier qui subsiste, et deux

chambres où l'on voit des peintures anglaises : ce qui fait foi de l'antiquité et de l'origine du lieu. Voilà ce que j'en ai appris de votre oncle, qui dit avoir entré dans les chambres ; pour moi je n'en ai rien vu : le cocher ne voulait arrêter qu'à Châtres, petite ville qui appartient à M. de Condé, l'un de nos grands maîtres. Nous y dînâmes ; après le dîner, nous vîmes encore à droite et à gauche force châteaux ; je n'en dirai mot, ce serait une œuvre infinie. Seulement nous passâmes auprès du Plessy-pâté, et traversâmes ensuite la vallée de Caucatrix, après avoir monté celle de Tréfou : car sans avoir étudié en philosophie, vous pouvez vous imaginer qu'il n'y a point de vallées sans mon-

tagne. Je ne songe point à cette vallée de Tréfou que je ne frémisse.

C'est un passage dangereux,
Un lieu pour les voleurs, d'embuche et de retraite,
A gauche un bois, une montagne à droite,
Entre les deux
Un chemin creux.
La montagne est toute pleine
De rochers faits comme ceux
De notre petit domaine.

Tout ce que nous étions d'hommes dans le carosse, nous descendîmes, afin de soulager les chevaux. Tant que le chemin dura, je ne parlai d'autre chose que des commodités de la guerre : en effet, si elle produit des voleurs, elle les occupe, ce qui est un grand bien pour tout le monde, et particulièrement pour moi, qui crains

naturellement de les roncontrer. On dit que ce bois que nous côtoyâmes, en fourmille : cela n'est pas bien, il méritait qu'on le brûlât.

République de loups, asyle de brigands,
Faut-il que tu sois dans le monde!
Tu favorises les méchants,
Par ton ombre épaisse et profonde.
Ils égorgent celui que Thémis, ou le gain,
Ou le desir de voir, fait sortir de sa terre.
En combien de façons, hélas! le genre humain
Se fait à soi-même la guerre!
Puisse le feu du ciel désoler tout enceinte!
Jamais celui d'amour ne s'y faire sentir,
Ni ne s'y laisser amortir!
Qu'au lieu d'Amarillis, de Diane et d'Aminte,
On ne trouve chez toi que vilains bucherons,
Charbonniers noirs comme démons,
Qui t'accommodent de manière
Que tu sois à tous les larrons
Ce qu'on appèle un cimetière!

Notre première traite s'acheva

plus tard que les autres, il nous resta toutefois assez de jour pour remarquer, en entrant dans Etampes, quelques monuments de nos guerres : ce n'est pas les plus riches que j'aye vus; j'y trouvai beaucoup de gothique : aussi est-ce l'ouvrage de Mars, méchant maçon, s'il en fut jamais.

Il nous laisse ces monuments,
Pour marque de nos mouvements :
Quand Turenne assiégea Tavanne,
Turenne fit ce que la cour lui dit :
Tavanne non; car il se défendit,
Et joua de la sarbacanne.
Beaucoup de sang français fut alors répandu;
On perd de deux côtés dans la guerre civile :
Notre prince eût toujours perdu,
Quand même il eût gagné la ville.

Enfin, nous regardâmes avec pitié les faubourgs d'Etampes. Ima-

ginez-vous une suite de maisons sans toits, sans fenêtres, percées de tous côtés; il n'y a rien de plus laid et de plus hideux. Cela me remet en mémoire les ruines de Troie la grande. En vérité, la fortune se moque bien du travail des hommes. J'en entretins, le soir, notre compagnie; et le lendemain nous traversâmes la Beausse, pays ennuyeux, et qui, outre l'inclination que j'ai à dormir, nous en fournissait un très-beau sujet. Pour s'en empêcher, on mit une question de controverse sur le tapis: notre comtesse en fut cause; elle est de la religion, elle nous montra un livre de Dumoulin. M. de Châteauneuf (c'est le nom du valet de pied) l'entreprit, et lui dit que sa religion ne valait rien pour

bien des raisons. Premièrement, Luther a eu je ne sais combien de bâtards ; les huguenots ne vont jamais à la messe ; enfin, il lui conseillait de se convertir, si elle ne voulait aller en enfer : car le purgatoire n'était pas fait pour des gens comme elle. La Poitevine se mit aussitôt sur l'écriture, et demanda un passage où il fût parlé de purgatoire ; pendant cela, le notaire chantait toujours ; M. Jannart et moi, nous nous endormîmes. L'après-dînée, de crainte que M. de Châteauneuf ne nous remît sur la controverse, je demandai à notre comtesse inconnue, s'il y avait de belles personnes à Poitiers. Elle nous en nomma quelques-unes, entre autres une fille appelée Barigny, de condition

médiocre, car son père n'était que tailleur; mais au reste on ne pouvait dire assez de choses de la beauté de cette personne. C'était une claire brune, de belle taille, la gorge admirable, de l'embonpoint ce qu'il en fallait, tous les traits du visage bien faits, les yeux beaux; si bien qu'à tout prendre, il y avait peu de chose à souhaiter, car rien c'est trop dire. Enfin, non seulement les astres de la province, mais ceux de la cour lui devaient céder, jusques-là que dans un bal où était le roi, dès que la Barigny fut entrée, elle effaça ce qu'il y avait de brillant; les plus grands soleils ne parurent auprès que de simples étoiles. Outre cela elle savait les romans, et ne manquait pas d'es-

prit. Quant à sa conduite, on la tenait dans Poitiers pour honnête fille, tant qu'un mariage de conscience se peut étendre. Autrefois un gentilhomme, appelé Miravaux, en avait été passionnément amoureux, et voulait l'épouser à toute force. Les parents du gentilhomme s'y opposèrent; ils n'y eussent pourtant rien gagné si Clothon ne se fût mise de la partie; l'amant mourut à l'armée, où il commandait un régiment. Les dernières actions de sa vie et ses derniers soupirs ne furent que penser pour sa maîtresse. Il lui laissa douze mille écus par son testament, outre quantité de meubles et de nippes de conséquence qu'il lui avait donnés dès auparavant. A la nouvelle de cette mort, mademoi-

selle Barigny dit les choses du monde les plus pitoyables, protesta qu'elle se laisserait mourir tôt ou tard, et en attendant recueillit le legs que son amant lui avait fait. Procès pour cela au présidial de Poitiers, appel à la cour : mais qui ne préférerait une belle à des héritiers? Les juges firent ce que j'aurais fait. Le cœur de la dame fut contesté avec plus de chaleur encore. Ce fut un nommé Cartignon qui en hérita. Ce dernier amant s'est trouvé plus heureux que l'autre : la belle eut soin qu'il ne mourût point sans être payé de ses peines. Il y a, dit-on, sacrement entre eux, mais la chose est tenue secrète. Que dites-vous de ces mariages de conscience? Ceux qui en ont amené l'usage n'étaient

pas niais ; on est fille et femme tout à-la-fois ; le mari se comporte en galant : tant que l'affaire demeure en cet état, il n'y a pas lieu de s'y opposer. Les parents ne font point les diables, toute chose vient en son temps, et s'il arrive qu'on se lasse les uns des autres, il ne faut aller ni au juge ni à l'évêque. Voilà l'histoire de la Barigny. Ces aventures nous divertirent de telle sorte que nous entrâmes dans Orléans sans nous en être presque apperçus ; il semblait même que le soleil se fût amusé à les entendre aussi bien que nous ; car, quoique nous eussions fait vingt lieues, il n'était pas encore au bout de sa traite. Bien davantage, soit que la Barigny fût cette soirée à la promenade, soit qu'il dût se coucher

au sein de quelque rivière charmante comme la Loire, il s'était tellement paré, que M. Châteauneuf et moi nous l'allâmes regarder de dessus le pont. Par même moyen je vis la pucelle, mais, ma foi, ce fut sans plaisir : je ne lui trouvai ni l'air, ni la taille, ni le visage d'une amazone. L'infante Gradafillée en vaut dix comme elle, et si ce n'était que M. Chapelain est son chroniqueur, je ne sais si j'en ferais mention. Je la regardai pour l'amour de lui plus long-temps que je n'aurais fait. Elle est à genoux devant une croix, et le roi Charles en même posture vis-à-vis d'elle ; le tout fort chétif et de petite apparence. C'est un monument qui se sent de la pauvreté de son siècle. Le pont d'Or-



Monument de la Pucelle à Orléans.

léans ne me parut pas non plus d'une largeur, ni d'une majesté proportionnée à la noblesse de son emploi et à la place qu'il occupe dans l'univers.

Ce n'est pas petite gloire,
Que d'être pont sur la Loire.
On voit à ses pieds rouler
La plus belle des rivières,
Que de ses vastes carrières
Phœbus regarde couler.

Elle est près de trois fois aussi large à Orléans que la Seine l'est à Paris. L'horison très-beau de tous les côtés, est borné comme il le doit être; si bien que cette rivière étant basse à proportion, ses eaux sont claires, son cours sans repli, on dirait que c'est un canal. De chaque côté du pont on voit continuellement des barques

qui vont à voiles; les unes montent, les autres descendent; et comme le bord n'est pas si grand qu'à Paris, rien n'empêche qu'on ne les distingue toutes : on les compte, on remarque en quelle distance elles sont les unes des autres, c'est ce qui fait une de ses beautés; en effet, ce serait dommage qu'une eau si pure fût entièrement couverte par des bateaux. Les voiles de ceux-ci sont fort amples; cela leur donne une majesté de navire, et je m'imaginai voir le port de Constantinople en petit; d'ailleurs Orléans, à le regarder de la Sologne, est d'un bel aspect. Comme la ville va en montant, on la découvre quasi toute entière. Le mail et les autres arbres qu'on a plantés

en beaucoup d'endroits le long du rempart, font qu'elle paraît à demi-fermée de murailles vertes, et à mon avis cela lui sied bien. De la particulariser en dedans, je vous ennuierais : c'en est déjà trop pour vous de cette matière. Vous saurez pourtant que le quartier par où nous descendîmes au pont, est fort laid, le reste assez beau, des rues spacieuses, nettes, agréabes et qui sentent leur bonne ville. Je n'eus pas assez de temps pour voir le rempart, mais je m'en suis laissé dire beaucoup de bien, ainsi que de l'église Ste.-Croix. Enfin notre compagnie, qui s'était dispersée de tous les côtés, revint satisfaite. L'un parla d'une chose, l'autre d'une autre. L'heure du souper venue, che-

valiers et dames se furent seoir à leurs tables assez mal servies, puis se mirent au lit incontinent, comme on peut penser; et sur ce, le chroniqueur fait fin au présent chapitre.

A Amboise, ce 30 août 1663.

SUITE
DU MÊME VOYAGE.

Autant que la Beausse m'avait semblé ennuyeuse, autant le pays qui est depuis Orléans jusqu'à Amboise me parut agréable et divertissant. Nous eûmes au commencement la Sologne, province beaucoup moins fertile que le Vendômois, lequel est de l'autre côté de la rivière. Aussi a-t-on un niais du pays pour très-peu de chose, car ceux-là ne sont pas foux comme ceux de Champagne, ou de Picardie. Je crois que les niaises coûtent davantage. Le premier lieu où nous arrêtâmes, ce

fut Cléry. J'allai aussitôt visiter l'église : c'est une collégiale assez bien rentée pour un bourg, non que les chanoines en demeurent d'accord, ou que je le leur aye ouï dire. Louis XI y est enterré : on le voit à genoux sur son tombeau, quatre enfants aux coins : ce seraient quatre anges, et ce pourraient être quatre amours, si on ne leur avait point arraché les ailes. Le bon apôtre de roi fait là le saint homme. et est bien mieux pris que quand le Bourguignon le mena à Liège.

Je lui trouvai la mine d'un matois;
Aussi l'était ce prince, dont la vie
Doit rarement servir d'exemple aux rois,
Et pourrait être en quelques points suivie.

A ses genoux sont ses heures et

son chapelet, et autres menus ustensiles, sa main de justice, son sceptre, son chapeau et sa Notre-Dame; je ne sais comment le statuaire n'y a point mis le prévôt Tristan; le tout est en marbre blanc, et m'a semblé d'assez bonne main. Au sortir de cette église, je pris une autre hôtellerie pour la nôtre; il s'en fallut peu que je n'y commandâsse à dîner, et m'étant allé promener dans le jardin, je m'attachai tellement à la lecture de Tite-Live, qu'il se passa plus d'une bonne heure sans que je fisse réflexion sur mon appétit. Un valet de ce logis m'ayant averti de cette méprise, je courus au lieu où nous étions descendus, et j'arrivai assez à temps pour compter. De Cléry à St.-Dié, qui est le gîte ordinaire, il n'y a

que quatre lieues, chemin agréable et bordé de haies, ce qui me fit faire une partie de la traite à pied. Il ne m'y arriva aucune aventure digne d'être écrite, sinon que je rencontrai, ce me semble, deux ou trois gueux et quelques pélerins de Saint-Jacques. Comme Saint-Dié n'est qu'un bourg, et que les hôtelleries y sont mal meublées, notre comtesse n'étant pas satisfaite de sa chambre, M. Châteauneuf voulant toujours que votre oncle fût le mieux logé, nous pensâmes tomber dans le différent de Potrot et de la dame de Nouaillé. Les gens de Potrot et ceux de la dame de Nouaillé ayant mis, pendant la foire de Niort, les hardes de leur maître et de leur maîtresse en même hôtellerie et sur même lit,

cela fit contestation. Potrot dit : Je coucherai dans ce lit-là. Je ne dis pas que vous n'y couchiez, répartit la dame de Nouaillé, mais j'y coucherai aussi. Par point d'honneur, et pour ne pas se céder, ils y couchèrent tous deux. La chose se passa d'une autre manière. La comtesse se plaignit fort le lendemain des puces. Je ne sais si ce fut cela qui éveilla le cocher : je veux dire les puces du cocher, et non celles de la comtesse : tant y a qu'il nous fit partir de si grand matin, qu'il n'était quasi que huit heures quand nous nous trouvâmes vis-à-vis de Blois, rien que la Loire entre deux. Blois est en pente comme Orléans, mais plus petit et plus ramassé ; les toits des maisons y sont disposés, en beaucoup

d'endroits, de telle manière, qu'ils ressemblent aux degrés d'un amphithéâtre; cela me parut très-beau, et je crois que difficilement on pourrait trouver un aspect plus riant et plus agréable. Le château est à un bout de la ville, à l'autre bout Sainte Solenne; cette église paraît fort grande, et n'est cachée d'aucunes maisons; enfin, elle répond tout-à-fait bien au logis du prince: chacun de ces bâtiments est situé sur une éminence, dont la pente se vient joindre vers le milieu de la ville, de sorte qu'il s'en faut peu que Blois ne fasse un croissant, dont S^te^. Solenne et le château font les cornes. Je ne me suis pas informé des mœurs anciennes. Quant à présent, la façon de vivre y est fort polie, soit que cela ait été ainsi de

tout temps, et que le climat et la beauté du pays y contribuent; soit que le séjour de Monsieur ait amené cette politesse, ou le nombre de jolies femmes. Je m'en fis nommer quelques-unes à mon ordinaire. On me voulut, outre cela, montrer des bossus, chose assez commune dans Blois, à ce qu'on me dit; encore plus commune dans Orléans. Je crus que le ciel, ami de ces peuples, leur envoyait de l'esprit par cette voie-là; car on dit que bossu n'en manqua jamais; et cependant il y a de vieilles traditions qui en donnent une autre raison: la voici telle qu'on me l'a apprise. Elle regarde aussi la constitution de la Beausse et du Limosin.

La Beausse avait jadis des monts en abondance,
Comme le reste de la France:

De quoi la ville d'Orléans
Pleine de gens heureux, délicats, fainéans,
Qui voulaient marcher à leur aise,
Se plaignit, et fit la mauvaise;
Et messieurs les orléanois
Dirent au sort tous d'une voix,
Une fois, deux fois et trois fois,
Qu'il eut à leur ôter la peine
De monter, de descendre et remonter encor.
Quoi! toujours monts et jamais plaine!
Faites-nous avoir triple haleine,
Jambes de fer, naturel fort,
Ou nous donnez une campagne
Qui n'ait plus ni mont ni montagne.
Oh oh! leur repartit le sort,
Vous faites les mutins, et dans toutes les Gaules
Je ne vois que vous seuls qui des monts vous plaigniez.
Puisqu'ils nuisent à vos pieds,
Vous les aurez sur vos épaules.
Lors la Beausse de s'applanir,
De s'égaler, de devenir
Un terroir uni comme glace,
Et bossus de naître en la place,
Et monts de déloger des champs.
Tout ne put tenir sur les gens,

Si bien que la troupe céleste,
Ne sachant que faire du reste,
S'en allait les placer dans le terroir voisin,
Lorsque Jupiter dit : Epargnons la Touraine
Et le Blesois, car ce domaine
Doit être un jour à mon cousin (1),
Mettons-les dans le Limosin.

Ceux de Blois, comme voisins et bons amis de ceux d'Orléans, les ont soulagés d'une partie de leurs charges. Les uns et les autres doivent encore avoir une génération de bossus, et puis c'en est fait. Vous aurez, pour cette tradition, telle croyance qu'il vous plaira : ce que je vous assure être fort vrai, est que M. Châteauneuf et moi nous déjeûnâmes très-bien, et allâmes voir ensuite le logis du prince. Il a été bâti à plusieurs reprises, une partie sous François I, l'autre

(1) M. le duc d'Orléans.

sous quelqu'un de ses devanciers : il y a en face un corps de logis à la moderne, que feu Monsieur a fait commencer : toutes ces trois pièces ne font, dieu merci, nulle symétrie, et n'ont rapport ni convenance l'une avec l'autre ; l'architecte a évité cela autant qu'il a pu. Ce qu'a fait faire François I, à le regarder du dehors, me contenta plus que tout le reste ; il y a force petites galeries, petites fenêtres, petits balcons, petits ornements sans régularité et sans ordre ; cela fait quelque chose de grand qui plaît assez. Nous n'eûmes pas le loisir de voir le dedans ; je n'en regrètai que la chambre où Monsieur est mort, car je la considérais comme une relique ; en effet, il n'y a personne qui ne doive

avoir une extrême vénération pour la mémoire de ce prince. Les peuples de ces contrées le pleurent encore avec raison; jamais règne ne fut plus doux, plus tranquille ni plus heureux que l'a été le sien; et en vérité de semblables princes devraient naître un peu plus souvent, ou ne point mourir. J'eusse aussi fort souhaité de voir son jardin de plantes, lequel on tenait, pendant sa vie, pour le plus parfait qui fût au monde: il ne plut pas à notre cocher, qui ne se soucia que de déjeûner largement, puis nous fit partir. Tant que la journée dura nous eûmes beau temps, beau chemin, beau pays; surtout la levée ne nous quitta point, ou nous ne quittâmes point la levée, l'un vaut l'autre. C'est une chaussée

qui suit les bords de la Loire, et retient cette rivière dans son lit : ouvrage qui a coûté bien du temps à faire, et qui en coûte encore beaucoup à entretenir. Quant au pays, je ne vous en saurais dire assez de merveilles. Point de ces montagnes pelées qui choquent tant notre cher M. de Maucroix ; mais de part et d'autre, côteaux les plus agréablement vêtus qui soient dans le monde. Vous m'en entendrez parler plus d'une fois ; mais en attendant,

Que dirons-nous que fut la Loire
Avant que d'être ce qu'elle est ?
Car vous savez qu'en son histoire
Notre bon Ovide s'en tait.
Fut-ce quelque aimable personne,
Quelque reine, quelque amazone,
Qu lque nymphe au cœur de rocher,
Qu'aucun amant ne sut toucher ?
Ces origines sont communes,

C'est pourquoi n'allons point chercher
Les Jupiters et les Neptunes,
Ou les dieux Pans qui poursuivaient
Toutes les belles qu'ils trouvaient.
Laissons-là ces métamorphoses,
Et disons ici, s'il vous plaît,
Que la Loire était ce qu'elle est
Dès le commencement des choses.

La Loire est donc une rivière
Arrosant un pays favorisé des cieux,
Douce quand il lui plaît, quand il lui plaît si fière,
Qu'à peine arrête-t-on son cours impérieux.
Elle ravagerait mille moissons fertiles,
Engloutirait des bourgs, ferait flotter des villes,
Détruirait tout en une nuit;
Il ne faudrait qu'une journée
Pour lui voir entraîner le fruit
De tout le labeur d'une année,
Si le long de ses bords n'était une levée,
Qu'on entretient soigneusement.
Dès-lors qu'un endroit se dément,
On le rétablit tout à l'heure;
La moindre brèche n'y demeure
Sans qu'on y touche incessamment.

Et pour cet entretènement,
Unique obstacle à tels ravages,
Chacun a son département,
Communautés, bourgs et villages.
Vous croyez bien qu'étant sur ses rivages,
Nos gens et moi nous ne manquâmes pas
De promener à l'entour notre vue.
J'y rencontrai de si charmants appas,
Que j'en ai l'ame encore toute émue.
Côteaux riants y sont des deux côtés,
Côteaux non pas si voisins de la nue
Qu'en Limosin, mais côteaux enchantés,
Belles maisons, beaux parcs et bien plantés,
Prés verdoyants, dont ce pays abonde,
Vignes et bois, tant de diversités,
Qu'on croit d'abord être en un autre monde.

Mais le plus bel objet, c'est la Loire sans doute;
On la voit rarement s'écarter de sa route,
Elle a peu de replis dans son cours mesuré,
Ce n'est pas un ruisseau qui serpente en un pré;
C'est la fille d'Amphitrite,
C'est elle dont le mérite,
Le nom, la gloire et les bords
Sont dignes de ces provinces,

Qu'entre leurs plus grands trésors
Ont toujours placé nos princes.
Elle répand son crystal
Avec magnificence,
Et ce jardin de la France
Méritait un tel canal.

Je lui veux du mal en une chose; c'est que l'ayant vue, je m'imaginai qu'il n'y avait plus rien à voir; il ne me resta ni curiosité ni desir. Richelieu m'a bien fait changer de sentiment. C'est un admirable objet que ce Richelieu, j'en ai daté ma troisième lettre, parce que je l'y ai achevée. Voyez l'obligation que vous m'avez, il ne s'en faut pas d'un quart d'heure qu'il ne soit minuit, et nous devons nous lever demain avant le soleil, bien qu'il ait promis en se couchant qu'il se lèverait de fort grand matin. J'em-

ploie cependant les heures qui me sont les plus précieuses à vous faire des relations, moi qui suis enfant du sommeil et de la paresse. Qu'on me parle après cela des maris qui se sont sacrifiés pour leurs femmes : je prétends les surpasser tous, et que vous ne sauriez vous acquitter envers moi, si vous ne me souhaitez d'aussi bonnes nuits que j'en aurai de mauvaises avant que notre voyage soit achevé.

A Richelieu, ce 3 septembre 1663.

SUITE
DU MÊME VOYAGE.

Nous arrivâmes à Amboise d'assez bonne heure, mais par un fort mauvais temps: je ne laissai pas d'employer le reste du jour à voir le château. De vous en faire le plan, c'est à quoi je ne m'amuserai point, et pour cause. Vous saurez sans plus, que devers la ville il est situé sur un roc, et paraît extrêmement haut. Vers la campagne, le terrein d'alentour est plus élevé. Dans l'enceinte, il y a trois ou quatre choses fort remarquables; la première est ce bois de cerf dont

on parle tant, et dont on ne parle pas assez, selon mon avis; car, soit qu'on le veuille faire passer pour naturel ou pour artificiel, j'y trouve un sujet d'étonnement presqu'égal. Ceux qui le trouvent artificiel tombent d'accord que c'est bois de cerf, mais de plusieurs pièces; or, le moyen de les avoir jointes sans qu'il y paraisse de liaisons! De dire aussi qu'il soit naturel, et que l'univers ait jamais produit un animal assez grand pour le porter, cela n'est guère croyable.

Il en sera toujours douté,
Quand bien ce cerf aurait été
Plus ancien qu'un patriarche.
Tel animal, en vérité,
N'eût jamais su tenir dans l'arche.

Ce que je remarquai encore de singulier, ce furent deux tours

bâties en terre comme des puits : on a fait dedans des escaliers en forme de rampes, par où l'on descend jusqu'au pied du château, si bien qu'elles touchent, ainsi que les chênes dont parle Virgile,

D'un bout au ciel, d'autre bout aux enfers.

Je les trouvai bien bâties, et leur structure me plut autant que le reste du château nous parut indigne de nous y arrêter. Il a toutefois été un temps qu'on le faisait servir de berceau à nos jeunes rois, et véritablement c'était un berceau d'une matière assez solide, et qui n'était pas pour se renverser si facilement. Ce qu'il y a de beau, c'est la vue; elle est grande, majestueuse, d'une étendue immense; l'œil ne trouve rien

qui l'arrête ; point d'objets qui ne l'occupent le plus agréablement du monde. On s'imagine découvrir Tours, bien qu'il soit à quinze ou vingt lieues : du reste on a en aspect la côte la plus riante et la mieux diversifiée que j'aye encore vue ; et au pied d'une prairie qu'arrose la Loire, car cette rivière passe à Amboise. De tout cela le pauvre M. Fouquet ne put jamais, pendant son séjour, jouir un petit moment; on avait bouché toutes les fenêtres sa chambre, et on n'y avait laissé qu'un trou par le haut. Je demandai de la voir ; triste plaisir, je vous le confesse, mais enfin je le demandai. Le soldat qui nous conduisait n'avait pas la clef ; au défaut, je fus long-temps à considérer la porte, et me fis conter la manière

dont le prisonnier était gardé. Je vous en ferais volontiers la description, mais ce souvenir est trop affligeant.

Qu'est-il besoin que je retrace
Une garde au soin non pareil,
Chambre murée, étroite place,
Quelque peu d'air pour toute grâce;
Jours sans soleil,
Nuits sans sommeil,
Trois portes en six pieds d'espace?
Vous peindre un tel appartement,
Ce serait attirer vos larmes;
Je l'ai fait insensiblement,
Cette plainte a pour moi des charmes.

Sans la nuit on n'eût jamais pu m'arracher de cet endroit : il fallut enfin retourner à l'hôtellerie, et le lendemain nous nous écartâmes de la Loire, et la laissâmes à la droite : j'en suis très-fâché, non pas que les

rivières nous ayent manqué dans notre voyage.

Depuis ce lieu jusques au Limosin
Nous en avons passé quatre en chemin,
De fort bon compte : au moins qu'il m'en souvienne,
L'Indre le Cher, et la Creuse et la Vienne;
Ce ne sont pas simples ruisseaux,
Non, non, la carte nous les nomme;
Ceux qui sont péris sous leurs eaux,
Ne l'ont pas été dire à Rome.

La première que nous rencontrâmes, ce fut l'Indre. Après l'avoir passée, nous trouvâmes au bord trois hommes d'assez bonne mine, mais mal vêtus et fort délâbrés. L'un de ces héros *gusmanesques* avait fait une tresse de ses cheveux, laquelle lui pendait en derrière comme une queue de cheval. Non loin de-là nous apperçûmes quelques Philis, je veux dire Philis

d'Égypte, qui venaient vers nous dansant, folâtrant, montrant leurs épaules, et trainant après elles des *douegnas* détestables à proportion, et qui nous regardaient avec autant de mépris, que si elles eussent été belles et jeunes. Je frémis d'horreur à ce spectacle, et j'en ai été plus de deux jours sans pouvoir manger. Deux femmes fort blanches marchaient ensuite : elles avaient le teint délicat, la taille bien faite, de la beauté médiocrement, et n'étaient anges, à bien parler, qu'en tant que les autres étaient de véritables démons. Nous saluâmes ces deux avec beaucoup de respect, tant à cause d'elles que de leurs juppes, qui véritablement étaient plus riches que ne semblait le promettre un tel équipage. Le

reste de l'habit consistait en une cape d'étoffe blanche, et sur la tête un petit chapeau à l'anglaise, de taffetas de couleur, avec un galon d'argent. Elles ne nous rendirent notre salut qu'en faisant une légère inclination de la tête, marchant toujours avec une gravité de déesses, et ne daignant presque jeter les yeux sur nous, comme simples mortels que nous étions. D'autres doucgnas les suivaient, non moins laides que les précédentes; et la caravane était fermée par un cordelier. Le bagage marchait en queue, partie sur chariots, partie sur bêtes de somme, puis quatre carosses vuides et quelques valets à l'entour,

Non sans écureuils et turquets,
Ni, je pense, sans perroquets.

Le tout escorté par M.[r] de la Fourcade, garde du corps. Je vous laisse à deviner quelles gens c'étaient. Comme ils suivaient notre route, et qu'ils débarquèrent à la même hôtellerie où notre cocher nous avait fait descendre, le scrupule nous prit à tous de coucher en mêmes lits qu'eux, et de boire en mêmes verres. Il n'y en avait point qui s'en tourmentât plus que la comtesse. Nous allâmes, le jour suivant, coucher à Montels, et dîner le lendemain au port de Pilles, où notre compagnie commença de se séparer. La comtesse envoya son laquais, non chez son mari, mais chez un de ses parents, porter les nouvelles de son arrivée, et donner ordre qu'on lui amenât un carosse avec quelqu'es-

corte. Pour moi, comme Richelieu n'était qu'à cinq lieues, je n'avais garde de manquer de l'aller voir ; les Allemands se détournent bien pour cela de plusieurs journées. M. Châteauneuf, qui connaissait le pays, s'offrit de m'accompagner ; je le pris au mot ; et ainsi votre oncle demeura seul, et alla coucher à Châtelleraud, où nous promîmes de nous rendre le lendemain de grand matin. Le port de Pilles est un lieu passant, et où l'on trouve toutes sortes de commodités, même incommodes : il s'y rencontre de méchans chevaux,

Encore mal ferrés, et plus mal embouchés.
Et très-mal enharnachés.

Mais quoi, nous n'avions pas à

choisir ! tels qu'ils étaient, je les fis mettre en état,

Laisse le pire, et sur le meilleur monte.

Pour plus d'assurance, nous prîmes un guide qu'il nous fallut mener en trousse l'un après l'autre, afin de gagner du temps. Avec cela nous n'en eûmes que ce qu'il fallut pour voir les choses les plus remarquables. J'avais promis de sacrifier aux vents du midi une brebis noire ; aux zéphirs une brebis blanche, et à Jupiter le plus gras bœuf que je pourrais rencontrer dans le Limosin ; ils nous furent tous favorables. Je crois toutefois qu'il suffira que je les paye en chansons, car les bœufs du Limosin sont trop chers, et il y en a qui se

vendent cent écus dans le pays. Étant arrivés à Richelieu, nous commencâmes par le château, dont je ne vous enverrai pourtant la description qu'au premier jour. Ce que je vous puis dire en gros de la ville, c'est qu'elle aura bientôt la gloire d'être le plus beau village de l'univers. Elle est désertée petit à petit, à cause de l'infertilité du terroir, ou pour être à quatre lieues de toute rivière et de tout passage. En cela, son fondateur, qui prétendait en faire une ville de renom, a mal pris ses mesures, chose qui ne lui arrivait pas fort souvent. Je m'étonne, comme on dit qu'il pouvait tout, qu'il n'ait pas fait transporter la Loire au pied cette nouvelle ville, ou qu'il n'y ait pas fait passer

le grand chemin de Bordeaux. Au défaut, il devait choisir un autre endroit; et il en eut aussi la pensée; mais l'envie de consacrer les marques de sa naissance, l'obligea de faire bâtir autour de la chambre où il était né. Il avait de ces vanités que beaucoup de gens blâmeront, et qui sont pourtant communes à tous les héros: témoin celle-là d'Alexandre-le-grand, qui faisait laisser où il passait, des mords et des brides plus grands qu'à l'ordinaire, afin que la postérité crût que lui et ses gens étaient d'autres hommes, puisqu'ils se servaient de si grands chevaux. Peut-être aussi que l'ancien parc de Richelieu, et les bois de ses avenues, qui étaient beaux, semblèrent à leur maître dignes d'un

château plus somptueux que celui de son pratrimoine, et ce château attira la ville, comme le principal fait l'accessoire.

Enfin elle est, à mon avis,
Mal située et bien bâtie;
On en a fait tous les logis
D'une pareille symétrie.

Ce sont des bâtiments fort hauts,
Leur aspect vous plairait sans faute;
Les dedans ont quelques défauts,
Le plus grand, c'est qu'ils manquent d'hôte.

La plupart sont inhabités;
Je ne vis personne en la rue,
Il m'en déplut, j'aime aux cités
Un peu de bruit et de cohue.

J'ai dit la rue, et j'ai bien dit
Car elle est seule, et des plus droites;
Que dieu lui donne le crédit,
De se voir un jour des cadettes.

Vous vous souviendrez bien et beau
Qu'à chaque bout est une place
Grande, quarrée et de niveau,
Ce qui, sans doute, a bonne grâce.

C'est aussi tout, mais c'est assez :
De savoir si la ville est forte,
Je m'en remets à ses fossés,
Murs, parapets, remparts et porte.

Au reste, je ne vous saurais mieux dépeindre tous ces logis de même parure, que par la place royale : les dedans sont beaucoup plus sombres, vous pouvez croire, et moins ajustés. J'oubliais à vous marquer que ce sont des gens de finance et du conseil, secrétaires d'état et autres personnes attachées à ce cardinal, qui ont fait faire la plupart de ces bâtiments, par complaisance, et pour lui faire leur

cour. Les beaux esprits auraient suivi leurs exemples, si ce n'était qu'ils ne sont pas grands édificateurs, comme dit Voiture; car, d'ailleurs, ils étaient tous pleins de zèle et d'affection pour ce grand ministre. Voilà ce que j'avais à vous dire touchant la ville de Richelieu. Je remets la description du château à une autre fois, afin d'avoir plus souvent occasion de vous demander de vos nouvelles, et pour ménager un amusement qui vous doit faire passer votre exil avec moins d'ennui.

A Châtelleraud, ce 5 septembre 1663.

VOYAGE

DANS LES

PROVINCES MÉRIDIONALES

DE FRANCE.

VOYAGE

DANS LES

PROVINCES MÉRIDIONALES

DE FRANCE (1).

Vous avez déjà descendu la Loire; vous connaissez au moins aussi bien que moi ces sites agréables, ces points de vue si pittoresques qu'offre le cours de la rivière, roulant majestueusement ses eaux dans le pays le plus fertile et le plus riant de la France; ainsi je ne vous entretiendrai que des villes principales.

(1) Des lettres adressées à M. Bérenger, et insérées dans les SOIRÉES PROVENÇALES, ont fourni la majeure partie des détails de ce voyage.

Tours, de quelque côté que l'on y arrive, se présente avec avantage. Au bout de la grande route, que le concours embellit des charmes d'une promenade, se trouve la majestueuse rue de Choiseul, qui traverse la ville dans son entier et va aboutir à un des plus beaux ponts dont s'honore l'architecture française. De superbes maisons dont les façades également neuves, mais non pas uniformes, sont bâties en pierres-de-taille blanches, bordent cette rue, garnie de chaque côté de larges trottoirs. A la suite, se trouve ce pont hardi que l'art a jeté sur la Loire. Quinze arches plates, de soixante pieds d'ouverture, le soutiènent, et laissent à douter si les français ont puisé des leçons dans l'antiquité, ou si les

chef-d'œuvres de l'antiquité doivent s'oublier à l'aspect des nôtres.

L'architecture gothique étale aussi sa splendeur dans les deux temples principaux de cette ville, la cathédrale et S. Martin. La cathédrale, sous l'invocation de S. Gatien, est admirable par la grandeur de son vaisseau, la hardiesse de ses voûtes et l'extrême légèreté de ses piliers. Peut-être même que son portail ne le cède point en délicatesse à ceux de Bourges et de Rheims, si vantés par les amateurs de ces sortes de difficultés. Deux tours sculptées en pointe de diamant et d'égale hauteur, accompagnent ce portail, dont malheureusement des maisons offusquent la façade, et qui, comme tous les édifices colossaux,

a besoin pour sa gloire que l'œil se recule pour l'admirer.

L'église de S. Martin a moins de ces grâces irrégulières et bizarres qui surprènent dans celle de Saint-Gatien ; mais elle réunit une audace plus gigantesque ; et l'on se demanderait presque, en voyant cet amas de pierres énormes, si leur déplacement n'a point nui à l'équilibre du globe. Au reste, dans cette église, l'une des plus vastes de l'Europe, rien d'aussi beau que l'étonnement que l'on éprouve en y entrant.

Saumur a, comme Tours, un très-beau pont, qui fut achevé en 1768. Il est composé de douze arches elliptiques, et bâti sur un alignement qui traverse la ville. La salle de spectacle est petite et

mesquine; mais la place de la Bilange serait digne d'une capitale par le bon goût des édifices qui la décorent. On vante à juste titre la promenade du Chardonnet, presqu'attenante au magnifique corps de casernes qu'ont si long-temps occupé les carabiniers.

De jolies maisons de campagne, une grande quantité de moulins à vent, annoncent le voisinage d'Angers. Dans cette ville, que quelques géographes ont nommée la ville NOIRE (1), la plupart des rues sont animées, mais tortueuses et en pente, quelques-unes même en escaliers; et les bâtiments modernes n'y produisent que peu d'effet, parce qu'ils sont dispersés. Outre trois belles promenades et deux places immenses, les curieux vont

visiter la cathédrale (2) et le château (3). L'hôtel-de-ville, le palais de justice et les ponts n'ont rien qui intéresse. Les halles ne sont brillantes qu'à l'époque des deux grandes foires de la S. Martin et de la fête-dieu, dont chacune dure quinze jours. C'est sur-tout à cette dernière qu'affluent les étrangers, jaloux du coup-d'œil qu'offre la procession, vulgairement appelée le SACRE (4).

Angers est une des villes où l'on trouve les grisettes les plus jolies. Des couleurs vives, une peau blanche, des cheveux châtains-clairs, des yeux bleus, leur composent un minois chiffonné des plus agréables. Ajoutez un accent tant soit peu mignard et une propreté exquise, sur-tout pour leur linge

d'autant plus blanc qu'il est dressé sans empois. Les poissardes elles-mêmes ne sont pas étrangères à cette coquetterie. Leur costume consiste en un bonnet rond plissé à gros plis, une jupe courte de ratine rouge ou chamois, un caracot à petites basques, un capot pour la pluie, le tout de même étoffe, souvent de même couleur; des sabots à talons plats, et des chaussons sur des bas blancs. Pour les belles du haut parage, le négligé paraît être le principal objet de leurs soins. Un bonnet de nuit, ailleurs si simple, est, chez elles, plissé avec art, garni d'une fine batiste, et presque toujours orné d'un large ruban. Aussi, la toilette du soir dispense-t-elle souvent de celle du matin.

Nantes, située sur la rive droite

de la Loire, peut contenir quatre-vingt mille ames; on reconnaît à la richesse de ses bâtiments ce signe de prospérité qui caractérise les grandes villes de commerce. La Fosse, l'île Feydeau, le quartier Graslin y rivalisent en magnificence avec les plus superbes villes de l'Europe. La salle de spectacle surtout et la chambre des comptes méritent d'être visitées. Les ponts, à cause des îles qui divisent la rivière, ont près d'une lieue de longueur, mais peu d'apparence. Le cours, situé à une des extrémités de la ville et planté de quatre rangs d'arbres, est une très-jolie promenade, que la grande route de Paris, qui la divise en deux parties, contribue beaucoup à vivifier.

Mais ce n'est pas assez de vous

Tom. 3. Pag. 162.



avoir décrit cette superbe ville ; vous êtes sensible et français, vous n'apprendrez pas sans intérêt que j'y ai assisté à des fêtes charmantes, célébrées à l'occasion de la paix.

Figurez-vous quatre cents femmes sous les armes, faisant assaut de coquetterie, de parure et d'amabilité; des jeux brillants, des bals parés, des repas somptueux; la jeunesse de toute une grande ville ingénieuse à marquer sa galanterie et ses attentions; par-tout et sur tous les fronts un air de pompe et d'hilarité qui s'accroissait en circulant, et se partageait sans s'affaiblir. Le bruit des instruments, le tintamarre des canons, les ris, les chants et les fusées, tout en était, tout faisait tableau, tout contrastait, ou, pour mieux dire, concou-

rait à m'inspirer un contentement délicieux.

Quinze jours de séjour à la Rochelle vous paraîtront bien mal employés. Un coup-d'œil, direz-vous, eût suffi pour sa place vaste et quarrée, pour ce mail, où sous l'ombrage le plus épais, tout en foulant une pelouse verte et riante, on jouit du coup-d'œil enchanteur d'une rade toujours couverte de voiles; j'en conviens; mais une société charmante, des femmes trop aimables pour qu'on les dise jolies!..

A Rochefort, j'ai visité les corderies, l'arsenal et les magasins de la marine, ouvrages empreints de cette magnificence qui distingue les travaux du règne de Louis XIV. Toutes les rues, dans cette ville moderne, sont alignées, spa-

cieuses et se coupent à angle droit; mais beaucoup de maisons particulières n'ont encore qu'un étage, quelques-unes même que le rez-de-chaussée. Un double rang d'arbres borde les quatre faces de la place d'armes, qui est vaste et régulière.

Saintes offre à la curiosité un arc de triomphe (6), construit par l'empereur Julien, et les débris d'un vieux cirque (7).

Je ne me suis arrêté à Blaye que le temps nécessaire pour m'embarquer; ainsi toute ma jouissance a été de promener mes regards sur deux rives fertiles, où l'art n'ajoute rien que la simple culture.

Je ne connaissais Bordeaux que de nom, vous jugez bien que j'en ai passé la fantaisie. Quelle ville!

Quel site! qu'il est magnifique ce port vaste et circulaire, dont tant de vaisseaux bordent l'enceinte! Des maisons superbes du côté du Chartron, meublent des quais d'une lieue de longueur; mais, au lieu de ces beautés muettes, parlons des Bordelaises. Ce sont des brunes piquantes, douées d'une charmante vivacité. Nulle part on ne peut les voir avec plus d'avantage qu'à la salle de spectacle (8), l'une des plus magnifiques de l'Europe. Il ne serait pas décent que je vous entretînsse de ces nymphes faciles, qui fréquentent au déclin du jour, les allées de Tourni. Au surplus, les marchés offrent un tableau plus piquant; ce sont les paysans des Landes qui vièneut approvisionner la ville de charbon, d'huîtres et

de gibier. Pendant que leurs bœufs dételés mangent ou ruminent quelques brins de javelle, ces villageois, juchés sur leurs voitures, joutent de gestes et de propos avec les regratières, et plaident ainsi leurs causes avec la rhétorique des halles.

Pour le costume, on se met à Bordeaux avec autant de goût que de propreté. Les femmes, à cet égard, se livrent au penchant de leur sexe, pour tout ce qui peut favoriser la coquetterie. Les modes de Paris y sont promptement copiées et souvent embellies. On remarque chez les femmes et filles d'artisans, de même que parmi les paysannes, un genre de luxe particulier : il consiste à porter beaucoup de jupes, quelquefois jusqu'à dix, qui se dépassent d'environ un

doigt. Ainsi épaissies, ces grisettes trouvent que leur taille en ressort mieux ; et réellement il en résulte un avantage, surtout lorsque elles font le moulinet dans une danse. Le plus long de ces jupons ne dépasse guère le mollet. A leurs coiffures, sont attachées de longues barbes, de batiste très-fine, garnies d'une riche dentelle, qui se relèvent fort haut. De chaque côté pend un ruban fort étroit, qui voltige sur la poitrine et tient au bonnet.

Pour aller à la ville, les paysannes mettent sur leur bonnet un mouchoir madras, de couleur tranchante, qu'elles ajustent avec assez de coquetterie.

Leur fichu de cou est aussi madras ou façon de madras. Les po-

ches, toujours en évidence sur le jupon, qui est de couleur rouge, ont pour acccessoires des clefs, des ciseaux, des pelottes, suspendus à une longue chaîne d'argent. Ces juppes recouvrent le bas de la brassière, espèce de corset, dont l'étoffe est ordinairement rayée. Quelque chargées qu'elles soient, elles sont dans l'usage de tricoter en venant au marché. Leur demeure ne le cède point au costume pour la propreté; la plupart même ont une chambre de parade où personne n'habite, et dont le carreau est ciré, frotté et peint en couleur, comme les meubles. Là se trouvent, pour l'ordinaire, des objets assez précieux, mais arrangés sans goût; une pendule, par exemple, auprès d'une vierge de plâtre, ou des mé-

dailles en plomb sur les rideaux d'un beau lit.

Les Landais ou Lanusquets, dont je n'ai dit qu'un mot, habitent de vastes plaines d'un sable mouvant et noirâtre, qui s'étendent dans un espace de trente lieues, depuis Bordeaux jusqu'à Baïonne. Leurs cabanes, construites en terre jaune et couvertes de bruyère, sont ordinairement isolées. Les meubles grossiers de bois de pin ou de surier y annoncent la misère. Au lieu de lits, ce sont des peaux de mouton étendues par terre, et des capots également de peau de mouton, qui leur servent de couverture. Leurs ustensiles de cuisine consistent en un ou deux petits poêlons, pour frire le lard ou faire des cruchades, espèce de pâte composée de mil ou

de farine de bled d'inde. A peine âgés de dix ans, les jeunes gens ne couchent plus dans la cabane, mais dans la grange ou sous des tas de foin; là, enveloppés dans leurs capots, hyver comme été, ils ne se déshabillent jamais. Dès la pointe du jour, ils se lèvent pour travailler, jusqu'à huit heures que le déjeûner les rappèle à la cabane; à une heure ils dînent, et soupent au déclin du jour.

Leur repas consiste en un morceau de cruchade, qu'ils trempent dans un peu de sauce extraite du jus de lard. Chacun trouve son plat sur la table et son morceau coupé par la maîtresse de la cabane. On attend, pour prendre place, que le père de famille donne le signal. Celui-ci se lève et, la tête

découverte, prononce à haute voix une courte prière qui se répète tout bas. Le dimanche, seul jour où ils boivent du vin, femmes et enfants vont au cabaret, qui n'est qu'une cantine volante. Chacun s'y livre au penchant de son âge. Les jeunes gens se font des caresses, les vieilles caquettent, et les pères de famille parlent d'affaire jusqu'à ce que l'on entonne un air bruyant qu'accompagnent des battements de mains. Quelque mauvais fifre met le bonheur à son comble. Alors, attentifs à la mesure, filles et garçons forment par leurs pas et leurs gestes, la danse, connue de différens peuples, et principalement en Espagne, sous le nom de Farandole.

Au lieu de chapeau, les Lanusquets portent, comme les Béarnais,

un béret, ou bonnet plat en laine roussâtre, tricotée et bariolée de rouge. Leur gilet est fort court et a des manches qui tombent jusqu'au poignet : par dessus se met un autre gilet, dont les manches ne dépassent pas le coude. Le tout est surmonté d'une espèce de doliman en peau de mouton, le poil en dessus, qui, quelquefois tombe jusqu'aux talons, et, plus communément, n'excède pas la ceinture. Au lieu de bas, ce sont des espèces de guêtres qu'ils recouvrent d'une peau de mouton, mal attachée avec des jarretières d'un rouge très-vif. A cet accoutrement, les bergers ajoutent un manteau de drap grissale, dentelé par le bas, qui tombe à mi-jambe, et auquel tient un capuchon pointu, toujours enjolivé

d'une houpette de crin de cheval teint en rouge. Leurs cheveux sont courts et ébouriffés, les doigts faisant l'office du peigne. Le plus singulier, ce sont les échasses, dont ils se servent pour marcher dans les sables. Elevés de trois à quatre pieds sur ces bottes de 7 lieues (9), ils marchent avec une telle agilité, qu'un cheval au trot aurait peine à les suivre. Dans cet état, ils tiènent toujours un long bâton, qui les aide à franchir les fossés. Pour se jucher, ils sont obligés de monter sur une armoire, sur le manteau de la cheminée; et si c'est à la campagne, de grimper sur un arbre.

Les femmes qui, comme les hommes, ont le teint hâlé, la figure maigre et oblongue, portent, les

jours de travail, deux ou trois serviettes sur la tête, en forme de capuchon, une brassière à larges manches et une jupe de laine noire fort plissée; mais les jours de fête ou de cérémonie, elle se parent d'un habillement assez élégant, et leur bonnet est orné de larges barbes dentelées de rouge, qui ne siéent pas mal à l'air de leur visage.

Elles ont seules la direction du ménage; mais elles ne s'y bornent point. Sitôt que tout est en ordre au logis, on les voit prendre des outils pour travailler dans les champs. La plus âgée, cependant, reste pour préparer le dîner.

Le chef de la cabane, chargé du labourage et des travaux rustiques, s'éloigne rarement de l'habitation; il soigne lui-même les bœufs, les

nourrit avec quelques brins de javelles, ou de paille de bled d'Inde, qu'il ploie en petits paquets de sept à huit pouces de long, après avoir mis dans le milieu quelques pincées de son et quelques grains de sel.

Les jeunes gens vont, les uns couper du bois dans les forêts, souvent fort éloignées, pour en faire du charbon, que des bouviers conduisent aux villes voisines. Les autres mènent à de grandes distances les troupeaux, qu'ils font parquer. Dans ces sortes d'émigrations, qui durent quelques fois quarante jours, ils mènent une vie dure. Chacun emporte un petit poëlon, un peu de farine de maïs, du lard, quelques fromages et un paquet de sardines. Munis d'un

fusil, ils passent à la chasse leurs moments d'oisiveté.

Les Lanusquets sont d'un caractère doux, quoique peu ouvert et même dissimulé. Chez eux l'hospitalité est en vénération; et l'étranger, quel qu'il soit, trouve dans ces déserts soins et prévenances. Néanmoins on leur reproche d'être avares et jaloux dans l'intérieur de leur ménage. Bonnement ils croient aux loups-garoux, aux revenants, et aiment à s'en entretenir. Si bien que la chandelle de résine qui, le soir, brûle dans leur cheminée entre deux buchettes de sapin, a pris le nom de Cousouere, sorcière. Quand il tonne, ils sont saisis d'une frayeur extrême. Alors, la femme la plus âgée, fût-elle la dernière de la famille, a le pri-

vilége d'arroser d'eau-bénite la chambre, où chacun invoque la clémence du ciel.

Dans leur climat mal-sain, l'on est vieux à trente ans; aussi les garçons se marient ils à quatorze ans et les filles à douze. Quand un jeune homme desire une fille en mariage, l'usage veut qu'il se rende chez son père vers minuit: Quand on s'est mis à table, si la jeune fille verse du vin, c'est un signe d'approbation, comme c'est une marque de refus, si elle apporte des noix pour dessert. Le lendemain des fiançailles, la mère conduit sa fille chez toutes ses connaissances: celle-ci porte un panier que chacun s'efforce de remplir d'œufs, de chanvre, de lin, etc.

Lorsqu'un Landais, homme ou

femme, meurt, c'est un devoir pour les parents, même les plus éloignés, de se rendre à son enterrement. La femme la plus âgée prononce les prières consacrées aux morts, car, quoiqu'ils soient très-catholiques, la distance des presbytères les empêche souvent de se procurer un ministre de la religion. La cérémonie est terminée par un repas où l'on s'entretient des bonnes qualités du défunt.

La petite ville de Nérac, quoique peu éloignée des Landes, a une physionomie tout-à-fait distincte. Les femmes y sont fières, élégantes et coquettes. Un site heureux, des promenades charmantes le long de la baïse, en rendent le séjour infiniment agréable. Parmi les châteaux des environs, Hordosse,

bâti par les anglais, réunit au mérite des dehors, celui d'être assis sur un roc vif de plus de soixante pieds d'élévation, que baignent pour ainsi dire, deux rivières, dont une forme des replis fréquents. Des terrasses naturelles et des rideaux de suriers toujours verds, y forment des contrastes que l'art ne s'est permis de toucher que pour les embellir.

Outre la légèreté d'esprit, commune au climat, la galanterie chez les femmes, et le goût de la dépense chez les hommes, caractérisent les habitants d'Agen. Au reste, malgré l'aménité du sol, leur ville est sans agrément, si l'on en excepte le cours, planté sur le bord de la Garonne.

Moissac, borné au midi par la

rivière du Tarn, dont les eaux, comprimées par une digue, font mouvoir vingt meules dans un seul moulin, est comme enseveli, des trois autres côtés, entre des collines, dont la moindre surpasse en hauteur ses clochers de plus de trente pieds. Tout escarpés que sont ces environs, l'industrie a su les mettre à profit; et les cultivateurs gravissent où des chèvres oseraient à peine se tenir.

Montauban est curieux par ses promenades, son pont de briques et sa vieille place régulièrement environnée d'un double rang d'arcades. On le traverse pour arriver à Toulouse.

Dans cette ville, comme dans la précédente, les maisons sont, pour la plupart, construites en

briques ; ce qui ne laisse pas d'avoir son agrément par la symétrie que savent y mettre les ouvriers, en combinant les couleurs qui résultent des différents degrés de cuisson.

A une petite lieue aboutit le fameux canal du Languedoc (10) : vous faire cette observation, c'est à peu près vous dire que la Seine coule à Paris, mais ce qu'il n'est pas indifférent de remarquer, ce sont ces bateaux qui montent sur les montagnes, redescendent, pénètrent dans les entrailles de la terre, reparaissent au jour, et vont ainsi d'une mer à l'autre, grace au génie de l'immortel Riquet et au crédit de l'infatigable Colbert.

Carcassone doit à ce même mi-

nistre son importante manufacture de draps.

Narbonne, qui fit dire aux aimables voyageurs BACHAUMONT et CHAPELLE :

Vieille ville toute de fange,
Qui n'as que ruisseaux et qu'égoûts,
Pourrais-tu prétendre de nous
Le moindre vers à ta louange !

Narbonne, dis-je, n'a d'intéressant que son miel et son ancienneté.

Je me garderais d'en dire autant de Béziers ; on connaît trop le proverbe : (SI VELLET DEUS IN TERRIS HABITARE, BITERRIS : Si Dieu voulait habiter sur la terre, ce serait à Béziers qu'il habiterait). Une terrasse en belvéder y forme,

surtout, une délicieuse perspective.

C'est à l'aménité des femmes qui l'habitent que Montpellier doit sa galante dénomination (Mons puellarum); ainsi qu'on ne vante plus ni le beau sang des Cauchoises, ni la vivacité des Bordelaises, ni la pétulance des Provençales. Vive! vive

Cette douceur, cette mollesse,
Qui répand tant d'aménité
Dans l'aimable société
De cette ville enchanteresse!
Vive ce parler séduisant,
Qui vient du cœur, qui touche l'ame!
Vive ce regard éloquent
Où, dans un orbe humide, étincelle la flâme
Du plus expressif sentiment!
Vive, enfin, cet esprit charmant,
Sans lequel la plus belle femme
N'est qu'un marbre poli, qu'un bijou, qu'un enfant!

NOTES
SUR LE VOYAGE
DANS LES
PROVINCES MÉRIDIONALES
DE FRANCE.

---

1 (Ville - Noire). L'ardoise, dont les carrières se trouvent dans les fauxbourgs, y est si commune, que les plus chétifs logements en sont couverts.

2 La cathédrale). Ce vaisseau gothique, qui s'annonce par deux flèches en pierre, à peu près d'égale proportion et d'une grande hauteur, a ceci de remarquable, qu'il est sans piliers, ce qui semble en

doubler la largeur, en ajoutant beaucoup à sa hardiesse.

3 (Le château). Cette vieille forteresse, flanquée de dix-huit grosses tours, n'a d'intéressant que sa grande élévation sur un roc vif et ses larges fossés creusés à fond de cuve. On y montre une de ces prisons mobiles, dont les cloisons et le plancher sont à jour et à petits carreaux, comme la grille d'un parloir.

4 (Le sacre). Cette procession, fondée au onzième siècle, a pour objet principal de curiosité, une douzaine de groupes de figures en cire, plus grandes que nature, portées sur des brancards à la tête des chappiers, dont le nombre monte à plus de six cents.

5 (La Rochelle). Les arcades

qui règnent presque partout, le long de ses maisons, et sous lesquelles on peut, en tout temps, se promener à couvert, lui donnent un caractère particulier. Cependant, si la commodité gagne à ces abris, la gaîté qui, pour les villes, se compose du mouvement, ne laisse pas d'y perdre. Tout le monde circulant sous ces arcades, on dirait la ville inhabitée.

6 (Arc-de-triomphe). Ce monument, qui ne se trouve au milieu de l'eau que parce que la rivière a changé de lit, est élevé sur un énorme soubassement, dont on s'est servi pour faire une des piles du pont. Dans l'origine, ses deux portiques, couronnés d'un entablement et surmontés d'un attique, étaient élevés de quarante-quatre

pieds; mais l'exhaussement du sol du pont ne leur en a plus laissé que trente-huit. Presque toutes les parties saillantes en sont brisées ou défigurées.

7 (Vieux cirque). Ses faibles restes laissent distinguer qu'il était de figure elliptique, et d'une architecture très-simple. Comme il n'avait qu'un étage, il ne devait guère contenir que cinq mille spectateurs.

8 (Salle de spectacle). Un péristile, formé par douze colonnes corinthiennes, préparé à l'entrée de ce monument, qui renferme à la fois la salle de théâtre et celle de concert. A ce péristile communique un vestibule, terminé par un escalier magnifique, qui tire son jour de sa coupole. Au-dessus

Tom. 3. Pag. 188.



Galle Sculp.t

est la salle de concert, de forme elliptique, disposée en trois rangs de loges, que soutiènent des colonnes ioniques.

La salle du théâtre offre douze colonnes d'ordre corinthien, qui servent de supports à des pendentifs du plus grand module, sur lesquels repose un plafond circulaire, éclairé par des lampions, disposés de manière qu'ils ne sont pas apperçus du spectateur. Une galerie en arcades, ornée de pilastres corinthiens, fait le tour extérieur de cet édifice, dont la façade, opposée à la façade principale, n'est ni moins belle, ni moins estimée de gens de l'art.

9 (Bottes de sept lieues). Espèces de perches, garnies d'une fourchette ou branche crochue, sur laquelle

pose le pied, qui s'attachent avec une corde au-dessous de la cheville du pied et au-dessus du genou.

10 (Canal de Languedoc). Pour exécuter cette entreprise, dont les frais sont évalués à douze millions, il a fallu couper des montagnes, en applanir d'autres, en percer une en forme de voûte, de cent vingt pieds de longueur; pratiquer des levées, faire à *Nourouse*, endroit le plus élevé entre les deux mers, et point de partage, un bassin de deux cents toises de long sur cent cinquante toises de large; et, pour que ce bassin ne tarisse pas, creuser, à *Saint-Féréol*, un réservoir de douze cents toises de long sur cinq de large. Ce réservoir, formé entre deux montagnes, par une digue qui lui sert de base, est

traversé par un aqueduc qui porte l'eau au bassin. En totalité, les deux branches du canal occupent une étendue de soixante lieues, et leur largeur est assez régulièrement de dix à douze toises à la surface de l'eau.

VOYAGE

A

ERMENONVILLE.

VOYAGE
A
ERMENONVILLE.

Paris, le 4 Juillet 1783.

JE vous tiens parole, mon ami, je m'empresse de vous adresser mon petit Voyage à Ermenonville (1). Quelque faible que soit l'esquisse, elle vous rendra présent un grand homme, qui a consacré son éloquence, son ame et son génie à la nature et à la vérité.

La terre d'Ermenonville, située à huit lieues de Paris et à quatre de Chantilly, a appartenu à Gabrielle Destrées, puis à Dominique

de Vic, connu sous le nom du capitaine Sared, le même qui, après s'être fait couper une jambe (qu'une ancienne blessure, reçue au siège de Vaucanson en Provence, avait rendue très-douloureuse), pour pouvoir servir sous Henri IV, fit les fonctions de sergent de bataille, à la bataille d'Ivry; le même encore, fut tellement saisi d'horreur, en voyant le corps de ce prince assassiné, qu'il en mourut deux jours après.

Le possesseur actuel est M. de Girardin, ancien chef de brigade des gardes-du-corps du roi Stanislas.

Le château est bâti dans une gorge assez large, du midi au nord, et entouré de fossés d'eau vive, fournie par la rivière de la No-

nette, qui arrose le vallon dans toute sa longueur, et forme plusieurs canaux et étangs que l'art a pris soin d'embellir. Au levant et au couchant, des montagnes couvertes de bois, font comme la bordure du tableau.

Un corps de logis, et deux ailes en retour, composent la façade du midi. Devant est une cour assez vaste, coupée par des sentiers tortueux qui conduisent au vestibule et aux entrées du château. Des roches jetées ça et là, des arbustes de différentes espèces, quelques monticules, occupent le surplus du terrein de la cour. La façade du nord est unie, sans ailes ni pavillons.

Le village est partagé, à-peu-

près par moitié, entre la droite et la gauche du château.

En sortant de la cour, du côté du midi, et traversant le chemin qui communique au village, on entre dans des promenades de diverses espèces, les unes ombragées, les autres découvertes, qui couronnent, en quelque sorte, le village et le château.

Sur la porte d'entrée se trouve cette inscriptions :

Le jargon, le bon ton, l'usage,
Peut être anglais, francais, chinois :
Mais des eaux, des prés et des bois,
La nature et le paysage,
Sont de tout temps, de tout pays.
Tous les hommes seront amis,
Et tous les langages admis.

On arrive ensuite au pied de deux

grands étangs, dont le premier, plus étendu et plus élevé, en tombant dans le second à travers des rocs inégaux, forme une cascade remarquable, qui fait point de vue, du château.

De petites îles, sans nombre, répandues sur les étangs, en forment des espèces d'archipels.

A l'extrêmité du premier étang est l'île des peupliers, dans laquelle sont déposées les cendres de J. J. Rousseau, sous un massif de pierre, en quarré long, de la hauteur d'environ quatre pieds.

La façade principale de la tombe, qui regarde le château, porte cette inscription :

Ici repose l'homme de la nature et de la vérité.

Au-dessous est un bas-relief, qui caractérise les ouvrages immortels sortis de la plume de ce philosophe ; *Émile, la Nouvelle Eloïse, le Contrat Social, les Lettres de la Montagne, le Devin du Village.*

Sur la face opposée on lit cette devise, qu'il avait adoptée :

Vitam impendere vero.

Un des côtés de la tombe porte :

J. J. ROUSSEAU,
Né à Genève, le 28 juin 1712.

Sur l'autre côté on lit :

Il mourut à Ermenonville,
le 2 juillet 1778.

Le bord de cet étang, vis-à-vis l'île des peupliers, offre un abri

de verdure. Au-dessus d'un banc de pierre, en forme de lit de repos, où J. J. venait souvent méditer, se trouve cette inscription :

Là, sous ces peupliers, sous ce simple tombeau,
Qu'entourent ces ondes paisibles,
Sont les restes mortels de Jean-Jacques Rousseau.
Mais c'est dans tous les cœurs sensibles
Que cet homme si bon, qui fut tout sentiment,
De son ame a fondé l'éternel monument.

En retournant dans le vallon, au bord d'un ruisseau, on lit ce quatrain sur un piédestal :

Coule, gentil ruisseau, sous cet épais feuillage;
Ton bruit charme les sens; il attendrit le cœur.
Coule, gentil ruisseau, car ton cours est l'image
De celui d'un beau jour passé dans le bonheur.

Non loin de là s'élève une pyramide, dont la base porte des épigraphes en l'honneur des quatre

poètes bienfaiteurs de l'humanité, qui ont chanté, avec le plus de génie et de sentiment, les charmes de la vie pastorale, et le premier des arts, l'art de l'agriculture; *Théocrite*, *Virgile*, *Thompson* et *Gessner*.

L'épigraphe en l'honneur de *Virgile* est ainsi conçue :

Genio
P. Virgili maronis,
Lapis iste,
Cum luco,
Sacer esto.

Les trois autres, dans le même sens, sont en grec, en anglais et en allemand.

On voit, à côté, deux arbres entrelacés, avec cette devise :

Omnia jungit amor.

Plus loin, au-dessus d'une banquette de gazon, placée en face d'une prairie tout à fait agréable, est cette inscription :

O charmante couleur d'une verte prairie,
Tu reposes les yeux et tu calmes le cœur :
Ton effet est celui de la tendre harmonie,
Qui plaît à la nature, et qui fait sa douceur.

En suivant le contour, près du sommet de la montagne, au couchant, on découvre un temple d'ordre corinthien, dédié à la philosophie, mais resté imparfait, allégorie très-ingénieuse.

Au-dessus de la porte se lit :

Rerum cognoscere causas.

Et, sur une première colonne du péristile, ... Newton,

Lucem.

Sur une seconde, . . Descartes,
Nihil in rebus inane.

Sur une troisième, . . G. Penn,
Humanitatem.

Sur une quatrième, Montesquieu,
Justitiam.

Sur une cinquième, J. J. Rousseau,
Naturam.

Sur une sixième, . . . Voltaire.
Ridiculum.

Sur une septième, qui est brisée,
Quis hoc perficiet?
Falsum stare non potest.

L'intérieur offre cette inscription :

Hoc templum inchoatum
Philosophiæ nondum perfectæ,
Michaëli Montaigne,
Qui omnia dixit,
Sacrum esto.

Auprès du temqle, et à mi-côte, est un hermitage, construit dans le goût le plus simple, tapissé de nates et meublé des effets les plus bruts. On voit ces deux vers au-dessus de la porte d'entrée :

Au créateur j'élève mon hommage,
En l'admirant dans son plus bel ouvrage!

En poursuivant, on entre dans un sallon, destiné à différentsjeux de trictrac, de domino, de gallet, de siam.

Sur la porte sont gravés ces deux vers :

Jouer, pour gagner la guinée,
C'est l'avarice en plaisir déguisée.

Sur le haut de la montagne, et au milieu du bois, est une esplanade, où se trouvent des jeux de

paume, de boule, d'arquebuse et une salle de danse.

En s'avançant vers le désert, on lit à l'entrée :

Scriptorum chorus omnis amat nemus et fugit urbes.

Auprès du désert est une cabane, fabriquée avec des souches et des troncs d'arbres. Elle présente cette inscription :

Charbonnier est maître chez lui.

Ce désert occupe le penchant de la montagne. Des pins, des sapins, des roches, des bruyères, des genets, des ronces, quelques routes tortueuses, sont les seuls objets qui s'offrent à la vue. Au-dessous est une vaste pièce d'eau.

Un peu au-delà, au fond d'un abri formé par une roche sous

laquelle J. J. allait quelquefois se réfugier, on lit ce quatrain :

Vois-tu, passant, cette roche brisée ?
Elle mérite ton respect.
Elle a servi, toute brute qu'elle est,
A abriter la vertu couronnée.

A mi-côte d'une montagne parallèle, est la maison ou cabane, dite de J. J. Rousseau, exposée au plein midi, couverte de chaume, et ayant la vue principale sur le désert. Ce philosophe ne l'a jamais habitée. On l'appelait *la maison de J. J.* avant qu'il vînt, pour la première fois, à Ermenonville.

Dans cette cabane est gravée cette sentence :

« Celui-là est véritablement li-
» bre, qui n'a pas besoin de met-

« tre les bras d'un autre au bout
« des siens, pour faire sa volonté ».

En descendant dans le vallon, on voit un moulin, construit à neuf, que fait tourner la rivière.

De là on entre dans le bocage.

Un pavillon s'offre d'abord, avec cette inscription :

Otio et musis.

Des sentiers ombragés conduisent à une grotte champêtre ornée de rocailles et d'une banquette circulaire de gazon. Au fond de la grotte, jaillit une fontaine, qui s'échappe en un clair ruisseau.

Ces vers sont gravés au-dessus de la fontaine :

O limpide fontaine ! ô fontaine chérie !
Puisse la folle vanité
Ne jamais dédaigner ta rive humble et fleurie !

Que ton simple sentier ne soit point fréquenté
Par aucun tourment de la vie;
Par l'ambition, par l'envie,
L'avarice et la fausseté.
Un bocage si frais, un séjour si tranquille,
Aux tendres sentiments doit seul servir d'asyle.
Ces rameaux amoureux, entrelacés exprès,
Aux muses, aux amours, offrent leur voile épais;
Et le cristal d'une onde pure,
A jamais ne doit répéter
Que les grâces de la nature,
Et que l'image du plaisir.

En sortant du bocage, on trouve cette inscription italienne:

Què regna l'amore.

A peu de distance du bocage, on traverse, dans un bac, un grand canal, pour arriver à la tour de la belle Gabrielle. Cette tour a ses fossés, son pont-levis, ses crénaux, ses meurtrières... On se croit subi-

tement transporté dans les temps les plus belliqueux du régime féodal. Bientôt le prestige disparaît...

A gauche de la porte est posée, sur un piédestal, l'armure de Dominique de Vic.

Au-dessus de la même porte on lit ces quatre vers en style romancier :

En cette tour droit de péage
La belle Gabrielle avait :
C'est de tous les temps que l'on doit
A la beauté foi et hommage.

Le rez-de-chaussée est divisé en une cuisine d'une propreté appétissante et une charmante salle à manger, voûtée en ogives. Les sièges sont de la forme la plus ingénieuse. Au-dessus est un ovale, peint en camaïeu blanc et bleu,

meublé dans le goût du temps, sans luxe ni recherche.

La plus douce émotion se fait sentir dans ce lieu de délices.

On se rappèle ces moments enchanteurs que Henri IV y passa avec son amante : on répète avec lui ces couplets pleins de feu, qu'il y composa pour elle :

Charmante Gabrielle,
Percé de mille dards
Quand la gloire m'appelle,
A la suite de Mars ;
Cruelle départie,
  Malheureux jour !
Que ne suis-je sans vie,
  Ou sans amour !...

D'un côté du sallon, est une garde-robe, de l'autre un joli cabinet de trictrac.

Le second étage forme un donjon

et un belvéder, d'où l'œil encore ébloui de la réunion de tant de beautés, domine et se promène, avec un contentement nouveau, sur l'ensemble et les détails de ce lieu plein de charmes.

Au levant de la tour, sur le côteau, se trouve une vigne assez étendue, au milieu de laquelle est l'habitation simple et agréable du vigneron.

Au-dessous on parcourt un très-grand et magnifique potager.

On suit, pour regagner le château, mille sinuosités, bordées d'arbres, d'arbustes, de fleurs de toute espèce, de tout pays, de toutes saisons.

Enfin on lit, en entrant par le nord, cette inscription, qui rend, avec autant de vérité que de pré-

cision, le résultat de la vie champêtre, et qui ne peut être, en dernière analyse, que l'expression de quiconque aura le bonheur de vivre dans cette demeure, l'une des plus variées et des plus gracieuses de la nature :

Libertas, amor, sanitas.

J. B. E. B. S.....

NOTE.

(1) Ermenonville peut contenir au total, bois, étangs et désert compris, à peu près 1800 à 1900 arpents. Le château se trouve presqu'au milieu.

VOYAGE
AU FEY,
EN BOURGOGNE.

VOYAGE
AU FEY,
EN BOURGOGNE (*).

A MADEMOISELLE L. G.

Après le joli badinage,
Qu'à nous écrire son voyage
Employa l'ami des Courtins,
Irai-je, imitant son ouvrage,
Tenter des succès peu certains?
Maître Chapelle et le divin Molière,
Mettons encore notre Esope français,
Jean la Fontaine, ont-ils dans leur carrière
Laissé le moindre essor à nos faibles essais?

Notre cher marquis (1) veut cependant, mademoiselle, que je

(*) Autoine Bret, né à Dijon en 1717.

vous envoie d'ici une relation de notre singulier voyage; j'ai beau m'en défendre, il le veut; et je sens que le plaisir de causer avec vous ajoute beaucoup à son ordre.

Bien entendu que de cette aventure
Notre marquis sera le Bachaumont;
N'est-ce pas lui d'après nature?
Convive aimable dont le front
Est couronné de la double verdure
Du pampre si cher aux buveurs,
Et des lauriers qu'il arrache aux neuf sœurs;
Volage amant, ami fidele,
Berger tendre, mais indiscret,
Suivant toujours le plaisir qui l'appèle;
C'est Bachaumont, c'est lui-même en effet;
Mais il faudra vous passer de Chapelle.

Nous partîmes, comme vous savez, mademoiselle, en remontant la Seine par le coche d'eau, voiture peu faite pour nos jolis marquis.

Machine informe et guinguette aquatique,
Arche nouvelle où tous les animaux,
De tous pays voiturés sur les flots,
Forment entre eux un corps de république,
Où l'honnête homme et le faquin égaux,
Ne connaissant ni lois, ni politique,
Sont asservis aux mêmes maux.

Il en fut un pourtant (et ce mal n'eût pas été le plus léger pour des hommes de bonne compagnie); il en fut, dis-je, dont la sûre pré voyance du marquis et de son cuisinier avait su nous garantir.

Panurge, docteur en cuisine,
Onç ne s'était en son esquif,
Contre la chienne de famine,
Muni d'un tel préservatif,
Dans une grasse mappemonde.
Gentils perdreaux bien encroûtés
Nous consolaient d'autres adversités;
Flacons surtout de verser à la ronde
Leurs liquides rubis ou leurs flots argentés,

Je vous conseille, mademoiselle, d'entendre, si vous le pouvez, par ce dernier vers, l'excellente provision de vin rouge et blanc dont nous fîmes pendant la route d'amples libations aux dieux des eaux qui nous portaient. Nos sacrifices nous parurent cependant assez mal écoutés ; car nous n'avancions qu'avec une lenteur extrême.

Il faut qu'ici je vous révèle
Ce que j'imaginais tout bas
En voyant la Seine rebelle,
S'efforcer d'arrêter nos pas.
Notre pilote, ignorant personnage,
Nous racontait ingénûment,
Qu'en forçant ainsi le courant,
Nos coursiers faisaient double ouvrage,
Où bien il s'en prenait au vent
Pour expliquer la lenteur du voyage :
Pour moi qu'on apprit sagement
A croire toujours le contraire

De ce que pense le vulgaire,
Je riais, et voici comment
La chose me paraissait claire.
Assurément notre marquis,
Disais-je, a laissé dans Paris
Quelque beauté fort affligée,
Et vous verrez que son Iris
A vengé sa flamme outragée;
Elle aura, sur le bord de l'eau,
Invoqué la Seine attendrie;
La déesse est femelle, *ergo*,
La déesse est de la partie.
Nous n'eûmes point de *quos ego* :
Pour arrêter notre infidèle,
Tous les vents étaient déchaînés,
Et cent lutins remplis de zèle
Pour cette Ariane nouvelle,
Sur leurs dos en voûte inclinés,
Courbèrent des flots obstinés
A repousser notre nacelle.

Le croirez-vous? Le beau marquis ne poussa pas un soupir vers votre grande ville.

Toujours joyeux, toujours content,
A nos flacons faisant mainte visite,
Il chantait et riait d'autant,
Sans aucun remords sur sa fuite.
Hélas! si j'eusse dans Paris,
Comme lui, laissé quelqu'Iris,
Que mon départ eût courroucée,
Amour le sait, aurais-je eu la pensée
De partager l'enjoûment du marquis?
Et la journée eût-elle été passée
Dans la folie et dans les ris?

Certain extravagant, qui faisait le trajet avec nous, me fit pourtant trouver notre marquis plus sage. L'amour, oui, mademoiselle, le redoutable amour avait tourné la tête à cet infortuné. La cité du doge adriatique avait donné naissance à cette victime malheureuse d'une passion violente.

Amour, chez nous, n'est plus qu'un badinage:
Ses chaînes sont des fleurs, et son plus fort lien,

Grâce à notre pente volage,
Est souvent rompu pour un rien;
Mais dans un cœur italien
Il soulève encor quelqu'orage;
Plus d'esprit, plus de jugement,
Et l'on reconduisait notre homme
A venir, à-peu-près tout comme,
On eût reconduit un enfant.

Le beau sujet de morale ! Vous jugez bien que je ne le laissai pas échapper.

O douce liberté que je retrouve encore
Sans savoir comment ni par où !
L'ingrate que chacun adore,
M'écriai-je, a manqué son coup;
Qu'un vin mousseux me serve d'ellébore,
Dieu merci, je ne suis pas fou.

Mille demeures enchantées, qui bordent les deux côtés de la rivière, nous offrent des tableaux divers.

Dans ces palais qu'on s'empresse de voir,
Rarement la sagesse habite

Et moins encore le savoir;
Vous voilà, je crois, bien instruite
Que l'opulence y fixe son manoir,
Bien plus souvent que le mérite.

Les tristes ruines du célèbre petit bourg que nous vîmes en passant, nous firent aisément prévoir le sort de toutes ces beautés que nous admirions.

Orgueil, éclat, faste, opulence,
Qu'enfante un instant de faveur;
Un jour, un instant de malheur
Détruit aussi votre insolence.

« Ces beaux bâtisseurs nouveaux de pierre morte, dit Panurge, ne sont écrits sur mon livre de vie. Je ne bâtis que pierres vives, ce sont hommes ». Passez moi ce mot; je serai assez de son avis. L'obscurité et la fraîcheur de la.

nuit tombante nous forcèrent à quitter le tillac d'où nous avions vu les derniers rayons du soleil éclairer les temples de ce dieu bizarre.

Le père des premiers forfaits
Qui vinrent inonder la terre ;
De ce dieu qu'un commis révère,
Et qu'aime une laïs autant que je la hais.

Renfermés dans la prison étroite où nous devions passer la nuit, la lecture fut notre amusement ; nous rîmes à gorge déployée avec notre Rabelais, jusqu'au moment d'un souper excellent et fort long qui nous conduisit au desir du repos ; mais il nous fut malheureusement impossible d'en jouir.

Sur un vieux matelas d'emprunt,
A peine nous fermions une lourde paupière,

Des sons dignes d'une gouttière,
Ou des obsèques d'un défunt,
Sortent de la capucinière
Qu'on nomme chambre du commun.
D'abord la canaille en prière
Trouble notre repos par son chant importun;
La plus longue des litanies
Est le début du carillon,
Et puis vêpres, et puis complies;
Nous de jurer à l'union.

Le déjeûner seul vint à bout de nous rendre notre belle humeur, et par reconnaissance, nous le continuâmes tant que nous pûmes. On crie, on annonce Montereau; c'était là que nous devions quitter le coche pour passer dans une voiture bien moins douce; mais que le sensé Panurge eût pourtant préférée à la première, puisque nous devions être sur le plancher des vaches, et jouir, comme il dit, de

la béatitude de ceux qui plantent choux.

Adieu donc, nobles compagnons
De notre burlesque voyage ;
Adieu nourrices, pénaillons,
Petits marmots qui faisiez rage,
Pour presser les rouges tettons
D'une servante de village.
Adieu, marchands de brandevin,
Huissiers maudits au cœur d'airain,
Frippiers portant marque de cocuage,
Vieilles catins qu'une police sage,
En vous tirant de Saint-Martin,
Obligea de plier bagage.
Adieu cent fois, allez de votre beau destin
Loin de nous consommer l'ouvrage.

Vous n'avez peut-être jamais oui parler des carrioles de Montereau. Or écoutez, mademoiselle.

Une charrette à double roue,
Et que traîne un double bidet,

Est le trémoussier qui secone
Le pauvre diable qui s'y met.
Sous une toile d'emballage
Que font ceintrer quelques cerceaux,
Sur la paille ainsi que des veaux,
Nous poursuivons notre voyage
En pestant contre les cahots.
Sens paraît, et notre équipage
Nous y descend fort à propos,
Car la gaîté faisait naufrage :
C'est ici la fin de nos maux,
Mais non pas de mon griffonnage.

Vous craignez peut-être que je n'aille vous dire quelque chose d'une des plus anciennes villes des Gaules; rassurez-vous, mademoiselle. Outre que je suis aussi mauvais analiste que vous, c'est que la ville de Sens me paraît aujourd'hui bien plus célèbre par deux illustres modernes qui y font leur séjour, que par toutes les anti-

quailles du vieux *Agendium*, dont il est parlé dans ce qu'on appèle les Commentaires de César. Si notre impatience d'arriver au Fey avait pu nous laisser disposer de quelques moments, nous aurions sûrement embrassé un de ces illustres.

Nous l'eussions vu ce gentil chroniqueur
Des fastes galants de Lutèce,
Et qui de la femelle espèce
Connaît et peint si bien le cœur.
O siècle ingrat! infructueuses veilles!
Ce fils (2) du rival des Corneilles;
Ce fils qui, lui-même enchanteur,
Amusa long-temps nos oreilles,
Auteur léger, agréable conteur;
Dans Paris ne trouva personne
Qui s'honorât d'être le protecteur
Du charmant rival de Pétrone.

Quant à l'autre moderne, nous nous consolâmes plus aisément de

ne l'avoir pas vu ; un palais épiscopal ne donne pas des tentations fort vives : mais n'admirez-vous pas comme moi :

Que dans les murs de la même bicoque,
Le hasard seul ait réuni,
Et le père de *Transaï*,
Et l'écrivain de Marie à la Coque (3)?

Nous ne vîmes donc personne à Sens, parce que nous n'avions pas un instant à perdre pour faire, avant la nuit, les six lieues qui nous restaient.

Quatre coursiers, bon équipage,
Cocher, postillon et valets,
Dans la ville arrivés exprès,
Ranimèrent notre courage,
Et nous finîmes le voyage
Sans soucis, sans crainte et sans frais.

Quelque génie aérien avait sans

doute été l'architecte de la maison où nous arrivâmes.

Figurez-vous un château dans la nue,
Qui, d'un air grossier et mal sain,
Voit à ses pieds la masse suspendue
Dans les flancs de la plaine imbue,
Distiller son nitre assassin.
Là, nous respirons à notre aise
Ce souffle si pur et si doux
Qu'un sylphe amoureux qui nous baise
Répand sans cesse autour de nous.

En deux mots, mademoiselle, le Fey est le plus bel endroit du monde pour le plaisir et pour la santé.

Du dieu que ma patrie encense,
C'est au Fey que l'empire commence :
Le gros Comus en ce pays,
De tous ses dons verse aussi l'abondance.
Vin délicat, gibier exquis,
Ajoutez que l'air qu'on respire

Aiguise l'appétit; et puis
Jugez un peu si je soupire
Après vos soupers de Paris!

J'aurais dû vous parler des maîtres charmants de la maison où nous sommes, avant de vous conter la chère qu'ils nous font.

Du seigneur châtelain d'ici,
Heureux qui peut être l'ami!
Qui le serait de son aimable femme,
Moi, je l'estimerais pour fort heureux aussi.
Entendez, s'il vous plaît, ceci,
Sans ris malin, sans épigramme;
Cœur excellent, sagesse d'âme,
Ce trait seul peint au mieux la dame,
Il peint encore le mari.

Je m'apperçois, mademoiselle, que je deviens un peu long, et je me rappèle qu'un des premiers préceptes du genre épistolaire est

de ne pas trop charger la main de la personne à qui on écrit.

Si faut-il bien que je vous parle
De ce château (4) qui, sous nos yeux,
Rappèle le nom si fameux
De l'argentier (5) du bon roi Charles.

L'antiquité de cette masure de briques, où des cœurs en relief annoncent la fortune et le nom de l'ancien trésorier de l'épargne, n'est pas ce qui nous y attire assurément; mais nous y soupons quelquefois avec une femme d'un mérite et d'un rang supérieur, à qui ce château appartient.

Beaucoup d'esprit, un très-grand nom,
Respectable et seul rejeton
Du roi (6) qui vit commencer la querelle,
Et du Français, et du Breton;
Devinez-vous? fort bien, c'est elle,

C'est Courtenay de Beaufremont.
Vous voyez, ma très-belle amie,
Que votre ami, dans ce canton,
Vit en fort bonne compagnie.

Je me tairai sur les éloges de tous les gens qui habitent avec moi le Fey. Sachez seulement qu'il serait difficile de trouver dans toute autre société autant de douceurs, d'agréments et de vertus.

Ce n'est point ici badinage;
En vivant sans cesse avec eux,
A chaque instant j'en deviens plus heureux;
Il ne tiendrait qu'à moi d'en devenir plus sage.
An et jour dont je n'ai souci,
Ecrit du château du Fey,
Où je m'engraisse, dieu merci,
Et rimaille couci, couci.

NOTES
SUR
LE VOYAGE AU FEY,
EN BOURGOGNE.

---

1 (Notre cher marquis) depuis M. le Bailli du R...

2 (Ce fils) M. de Crébillon fils, était alors retiré à Sens.

3 (Marie à la Coque.) M. Languet était archevêque de Sens.

4 (De ce château.) Césy.

5 (De l'argentier.) Jacques Cœur.

6 (Du roi.) Louis V, dit le Gros.

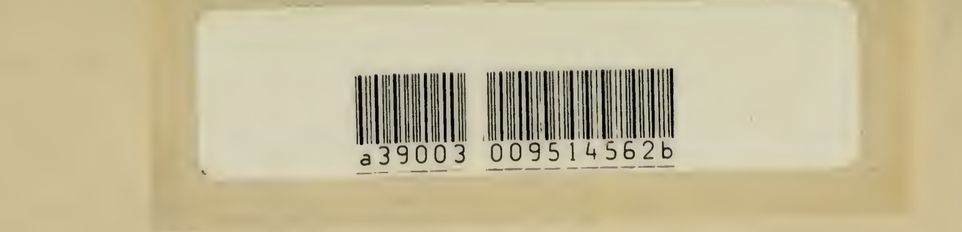
FIN.

TABLE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE TROISIÈME VOLUME.

FIN DE LA TABLE.


a39003 009514562b